Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

Manifeste
pour la Reconnaissance du *mode de fonctionnement* des Salles de Garde des hôpitaux français comme *Patrimoine Culturel Immatériel*

Certains médecins, en vous tâtant le pouls, ont une façon de vous prendre la main, qui semble tout de suite vous guider vers un monde meilleur.

LE MICE-TERIEUX

Oui c'est étrange, je le répète, nous qui avons horreur de la souffrance, des excitations cruelles, nous nous sentons plus qu'à l'ordinaire en veine d'amour. J'ai lu quelque part que les personnes qui soignaient les malades étaient plus portées vers les plaisirs des sens que les autres.

FRERES GONCOURT, *Journal des Goncourt*, après une visite à l'hôpital de la Charité,

18 décembre 1860

La loi, tyran des hommes, fait souvent violence à la nature.

PLATON, Prodicos dans Le Protagoras

Cy n'entrez pas, hypocrites bigots
Vieux matagots marmiteux boursouflés ;
Torcoulx, badaus, plus que n'estoient les gothz,
Ni Ostrogothz, précurseurs des magots :
Haires, cagotz, cafars ampantouflés,
Gueux mitouflés, frapparts escorniflés
Befflés enflés, fagoteurs de tabus ;
Tirez ailleurs pour vendre vos abus.

Interpone tuis interdum gaudia curis
(*Entrecoupe parfois de plaisirs tes soucis)*
RABELAIS, *Pantagruel,* 1534

...l'Hôpital avec un grand H, l'idée atroce, évocatrice d'une indicible infortune, de l'hôpital moderne pour le poète moderne, qui ne peut, à ses heures de découragement, que le trouver noir comme la mort et comme la tombe, et comme la croix tombale, et comme l'absence de charité, votre hôpital moderne, tout civilisé que vous l'ayez fait, hommes de ce siècle d'argent, de boue et de crachats !

VERLAINE, Mes Hôpitaux

Ô, vous qui n'êtes pas de la grande famille médicale, non ce n'est pas en déjeunant une fois par hasard en salle de garde que vous jugerez le véritable visage de l'interne… ce n'est pas non plus un soir de bal de l'internat, ni même en écoutant un brillant laïus de concours… Peut-être une nuit, à deux heures du matin, lorsque tout dort dans l'hôpital, vous

verrez une ombre aux traits indistincts, au visage à moitié caché par le col d'un grand manteau sombre, une ombre qui se glisse silencieuse à travers les cours de l'hôpital. Suivez la. Elle traverse de longs couloirs mal éclairés et qui n'en finissent plus. Vous entendrez le grincement d'une porte mal huilée, qui s'ouvre avec un bruit pénible. Une ou plusieurs salles avec au plafond des veilleuses bleues qui n'éclairent pas, mais mettent dans ces pièces immenses une atmosphère étrange, indéfinissable… Oh ! ces salles de malades la nuit !... L'ombre chemine sans bruit, car ses pas feutrés ne résonnent pas sur les dalles de pierre. Elle passe devant les lits d'où montent des respirations sans nombre, les unes calmes et régulières, les autres haletantes. Des quintes de toux qui se répondent, des gémissements, des plaintes… parfois des râles. L'ombre sans les regarder sent sur elle, les yeux de ceux qui ne dorment pas. Des femmes tout en blanc s'agitent autour d'un lit, éclairées par la lumière crue d'une balladeuse électrique. A ce moment l'ombre redevient un interne. Alors vous comprendrez la beauté suprême de ce métier, devant ce jeune homme qui se penche anxieusement sur la souffrance humaine…

BERNARD COPEL, *L'Interne*, 1932

Les hôpitaux modernes sont souvent démesurés, usines à soins, lieux de gigantisme et de modernité, où la technicisation et la sur-spécialisation croissantes génèrent des risques inévitables pour les relations humaines. Il n'est pas question ici de l'hôpital où le vert a été remplacé par le vertical, de cette construction qui cause sentiment d'oppression conscient ou inconscient qui peut étreindre la personne, patient ou professionnel, à l'instant où elle pénètre dans ce qui est parfois depuis Beaujon un monobloc de plus de dix étages. L'agression architecturale hospitalière des dernières décennies n'est pas le sujet ici bien que les origines profondes de ce mal-là soient probablement communes avec celles des autres maux évoqués dans ce qui suit. Il est question d'abord de la multiplication des spécialistes. A l'hôpital chaque patient est de plus en plus souvent suivi en même temps par plusieurs médecins venant de disciplines diverses. Il en résulte une dilution possible, inéluctable en fait, du sentiment de responsabilité médicale. Le péril est en effet croissant que le spécialiste de l'organe rouge assume que tel risque ou tel problème a déjà été anticipé, évoqué et surtout discuté avec le patient, par le spécialiste de l'organe vert. Le risque est celui de la fragmentation de la relation médecin-patient, relation qui est pourtant un élément fondamental du soin.

Du point de vue du médecin, le champ des problématiques communes avec ses collègues d'autres spécialités tend à s'amenuiser au fur et à mesure des niches de

spécialisation de plus en plus étroites. Pourtant, il n'y a jamais eu autant de réunions de concertation pluridisciplinaires (RCP) et surtout de courriers électroniques quotidiens entre spécialistes, communications dont l'immédiateté permet des transferts d'information à un rythme beaucoup plus élevé qu'il y a trente ans. Ces échanges techniques à vitesse électronique ne remplacent cependant pas les échanges humains. Pour le médecin, comme pour tout un chacun d'ailleurs, la consommation des heures quotidiennes dans la connectivité électronique, et leur toxique rapidité qui illusionne le cerveau en lui donnant l'impression d'avoir à répondre tout de suite - malgré la non-urgence factuelle de l'immense majorité des communications -, ampute le temps de vie intérieure. Cette submersion dans le virtuel, cette soumission au virtuel, peuvent aussi pernicieusement amputer la motivation de passer du temps vrai avec ses collègues d'autres services, l'écran pouvant créer une fausse satiété relationnelle. Peuvent alors apparaitre de nouvelles formes de distance ou d'indifférence entre acteurs de différentes disciplines.

En parallèle à la surperformance technologique et à l'accélération des événements et échanges quotidiens, les médecins hospitaliers d'aujourd'hui tendent donc de plus en plus à rester dans leur « clan » de spécialité, au moment des pauses de midi notamment, à se voir moins d'un service à l'autre, pour finir parfois pour certains par ne plus se connaître personnellement d'un secteur de l'hôpital à l'autre. Les chefs ou les seniors depuis longtemps dans la place parviennent bon an mal an à surmonter cette situation car ils ont fini par se découvrir au bout d'un certain nombre d'années ; encore que l'insuffisance d'occasions physiques de se rencontrer soit elle-même délétère en aboutissant à ce que ces rencontres ne se produisent parfois que sur convocation à une réunion par l'administration et donc à des arbitrages ou à des traitements de problèmes qui auraient pu être mieux évoqués préalablement entre collègues. Le déficit de rencontres est par contre un problème plus prégnant pour les nouveaux arrivants, surtout les internes de disciplines différentes, qui changent d'hôpital tous les six mois. Alors que la pression, la lourdeur et la longueur des études nécessaires engendrent le risque croissant d'une inculture générale du jeune médecin vis-à-vis de tout ce qui n'est pas médical, la consommation du temps par l'écran engendre celui d'appauvrissement en communication humaine, communication médecin-médecin qui

est une des garanties d'une bonne communication médecin-patient. Pour le patient, cet éloignement humain entre son médecin et ses collègues ajoutent donc à une perte de qualité relationnelle qui vient mitiger l'effet des progrès techniques médicaux.

Dans ce contexte adverse survient depuis une trentaine d'années un événement aggravant, et grave en soi : le démantèlement insidieux mais méthodique, conscient ou non, des internats et salles de garde des hôpitaux.

Les internats et salles de garde des hôpitaux français portent une tradition unique au monde. Cette tradition a acquis ses lettres de noblesse en connaissant un apogée dans la deuxième partie du XIXè siècle et au début au XXè, en symbiose avec une époque de reviviscence exceptionnelle pour la brillance de notre pays culturel, où ce que les anglophones appellent *l'Avant-Garde* puis *l'Art Nouveau* français magnétisèrent l'univers artistique et firent l'objet d'une attractivité mondiale (Henry, 1896 ; Shattuck, 1968 ; Greenhalgh, 1988 ; Silverman, 1989 ; Small, 2003, Callen 2003, Charnow, 2005). Cependant, avant cet apogée, la tradition fait écho à des rites bien antérieurs, ceux des organisations initiatiques, confréries et corporations médiévales des *Compagnons-Chirurgiens* puis des *Garçons-Chirurgiens* salariés par les Hôtels-Dieu du XVIIè siècle. Cabanès (1917) fait remonter l'origine de *l'Internat* à 1613 au moins année où ces hôpitaux parisiens, l'Hôtel-Dieu en premier, commencent à nourrir et loger les *Compagnons-Chirurgiens*, élèves des *Gagnants-Maitrise*, eux-mêmes sous la responsabilité des *Chirurgiens-Major*. Il faudra attendre 1802 pour la formalisation du *Concours* de l'Internat sous le ministère Chaptal, fortement inspirée par les réflexions de Vicq d'Azyr datant de plus de dix années auparavant.

Avant la création de l'internat, les rites humains générateurs de cohésion et de solidarité, particulièrement leurs aspects paillards et carnavalesques notamment dans certains cercles où se retrouvent médecins ou artistes, relèvent eux-mêmes d'une filiation bien plus ancienne. Ces coutumes grivoises passent probablement par la mythologie grecque (dualité des cultes d'Apollon et de Dyonisos chez les médecins), avec la célébration d'Eros et de la virtuosité verbale proposée par le médecin Eryximaque dans *Le Banquet* de Platon, *Banquet*

qui au passage, avec des textes, joies de l'esprit, puis des libations, joies du corps, pourrait ressembler au premier tonus de l'histoire.

Concernant la culture du verbe suggestif, on la trouve particulièrement affirmée dès les comédies d'Aristophane, où la femme a d'ailleurs bien souvent l'initiative (*L'Assemblée des Femmes*) comme dans des textes récents de salles de garde d'ailleurs, comme si rien n'avait changé en 2400 ans. Rien ne change effectivement, il y eut les *Bacchanales*, *Saturnales* et *Lupercales* romaines, les fêtes païennes et *joyeuses confréries* du Moyen-Âge, jusqu'aux principes de vie de l'Abbaye de la Volonté *(Thélème)* et aux facéties burlesques des héros de Rabelais, qui forment le dernier point d'ancrage évident auquel nos traditions se réfèrent immanquablement.

La tradition des salles de garde est devenue une partie inhérente du fonctionnement - et du style - de nos soins hospitaliers, particulièrement ces deux derniers siècles, et a généré un patrimoine culturel, pictural, poétique, humoristique et chansonnier gigantesque, spécifique de notre pays. Malheureusement, les vertus, rôles et bienfaits essentiels de cette tradition sont mal visibles à l'œil nu par la personne extérieure, peu tangibles, mal comptabilisables, et un regard superficiel ou peu informé peut amener à juger qu'il ne s'agit simplement que de lieux de restauration étranges, désuets voire scabreux, tout aussi étrangement réservés aux médecins.

L'Interne, acteur et bénéficiaire de la tradition, occupe la position singulière d'être officiellement encore un étudiant - de troisième cycle - et pas encore tout à fait un médecin bien qu'il en assume de fait déjà les responsabilités, particulièrement la nuit et pour les urgences (et même les après-midis et nuits jusqu'en 1958, avant l'institution du plein-temps pour les médecins hospitaliers seniors). L'interne est donc pour quatre ou cinq années au *seuil* entre études et métier, d'où le concept *d'adolescence médicale* adopté ci-dessous.

Le Lieu de Compagnonnage

La salle de garde comme consubstantielle à la formation par l'Internat - lieu d'une* adolescence médicale*, d'une incubation de l'âme du médecin, d'une contagiosité de la compassion, d'une culture de sa sensibilité – le creuset de l'unité et de la solidarité entre les médecins.

La garde, ce quart *perpétuel*
à bord de ces immenses vaisseaux immobiles que sont les hôpitaux
Bernard Copel, *L'interne*, dans l'Association Médicale ; 1932

Comment s'y reconnaître tôt dans une salle de garde et y condamner la joie ? Mieux valent, à vingt-cinq ans, une hilarité facile et d'innocents ou licencieux emportements que la boudeuse sécheresse ou, sous les deux attributs vestimentaires que l'on sait, un pontificat prématuré.

Henri Mondor, ancien économe, vendredi 3 octobre 1952, Discours en Sorbonne, cent-cinquantenaire de l'internat des hôpitaux de Paris

Depuis, j'ai souvent pensé que ce premier contact avec mes aînés m'en avait appris plus long sur les médecins et sur mon métier, que tous les livres, plus long que tous les romans où, sous le prétexte de nous parler des corps et des âmes, sans le vouloir et même le savoir, trop de romanciers nous défigurent et nous trahissent. Aussi je souhaiterais que tous les étrangers à notre art qui voudraient vraiment nous dépeindre, viennent vivre en salle de garde pour l'observer d'un œil aigu et équitable. Ils ne comprendront tout à fait notre métier que lorsqu'ils auront compris sa jeunesse.

Mais qu'ils sachent bien, à l'avance, qu'il y faut plus d'un déjeuner et qu'elle ne livrera que lentement, pour le profane, son masque paradoxalement pudique d'obscénité et de cynisme et le vrai sens de sa fantaisie qui est de donner sans fausse sentimentalité aux sentiments leur valeur.

André Soubiran, 1948, Chansonnier du Cinquantenaire de l'Internat des Hôpitaux de Lille – Faculté de l'Etat

Si la jeunesse est folle, elle devient souvent sage à force de folie.
Taupin (al. Henry-André), Chronique du Bal 1913

Pour une profession *où rester toujours un étudiant est une obligation et un régal* (Henri Mondor), la salle de garde est l'endroit où les étudiants que nous demeurons deviennent un peu plus que des *professionnels* au sens strict, où nous apprenons un peu mieux *l'Art* d'Hippocrate. Le lieu où une heure par jour, le plus souvent à l'occasion du déjeuner, les jeunes médecins en formation apprennent à faire connaissance dans un climat quasi-utopique, inverse de celui de leur fonctionnement professionnel ordinaire. Ces apprentis de la médecine, pourtant déjà en première ligne dans le soin des patients, y reçoivent de la part *d'anciens* des enseignements implicites, intuitifs, inconscients, qui n'ont pas forcément, forcément pas, trait au savoir médical lui-même. C'est le lieu de l'hôpital où la tradition interdit justement de discuter médecine, de « parler boutique », le lieu où s'exprime le parcours personnel de chacun, où se libèrent les digressions, où naissent improvisations, jeux de mots, plaisanteries, imitations, calembours, chansons, aphorismes comme l'écrit Mondor, le lieu où se remémorent les anecdotes, où s'échafaudent les canulars extravagants (mises en vente prétendues d'hôpitaux entiers, achats de ponts de villes étrangères, etc.), où se révèlent le talent artistique parfois, la gaieté souvent, la vraie nature toujours, qui se découvre au fur et à mesure que la cape et le masque du « professionnel » sont retirés.

Envisageons l'édifiant extrait du journal de bord que la psychologue Séverine Ringanadépoullé (2020) a consacré aux salles de garde lors de son investigation sur nos traditions, extrait datant de décembre 2015 : *Aujourd'hui, j'ai été très étonnée en salle de garde. À la fin du repas, lorsque j'ai demandé aux internes et médecins ce qu'ils font dans cette salle, tous m'ont répondu : "On vient déjeuner avec les collègues." Pourtant, ce que j'ai observé ne ressemble pas à un simple déjeuner entre collègues. […] En arrivant, les internes et médecins arborent leur blouse blanche et se touchent l'épaule. Le chef de la salle se nomme "l'économe" et incite à la délation. Ceux qui ne respectent pas les règles tournent une roue nommée "roue des taxes", les convives se passent les plats en quinconce, il est*

interdit de parler aux cuisiniers, d'utiliser des termes médicaux, et, à la fin du repas, ils ont battu leurs couteaux sur la table en suivant tous un rythme particulier […]. Les tables de cette salle sont disposées en U.

La salle de garde est le lieu où lorsqu'on entre pour manger, *on ne choisit pas sa place et on doit s'asseoir à côté du dernier assis*. Cette règle, *incorporat culturel* (Rouchy 2009) parmi tant d'autres, est en fait l'une des plus belles, des plus puissantes, à la fois symbolique et génératrice de la fraternité médicale, qu'assimile et à laquelle adhérera le jeune médecin une fois qu'il aura *passé le pas*.

Dans le repas quotidien et a fortiori pendant une fête, un tonus, régneront une *désinvolture joviale et un irrespect universel… je me demandais si c'étaient bien les mêmes que je voyais dans les salles de malades, sérieux, réfléchis, attentifs, avec cet air de maturité et d'autorité qui les faisait tout de suite reconnaitre, parmi les blouses blanches des stagiaires, comme l'interne du service… Même ceux qui, au lit de leurs malades, parlaient avec douceur, avaient ici l'outrance et la grossièreté de tous les autres… phrases sans valeur, prononcées pour le plaisir de parler, de critiquer, d'exagérer, pour l'éphémère et savoureuse royauté de juger ironiquement ses Maîtres. Rien, ici n'avait d'importance, les boutades les plus féroces ne pouvaient blesser que les sots.* (André Soubiran, 1948).

Pourtant, la salle de garde devient aussi parfois le lieu où l'on peut rebondir de l'agitation bruyante du déjeuner, un espace après la bataille, qui opère une forme de charme quand il ne reste qu'un petit comité, en soirée, lors d'un moment d'accalmie pendant une garde. On s'épanche, librement, profondément, mieux en fait qu'on ne le fera jamais le lendemain matin dans les couloirs sous tension de l'hôpital ; on digresse, on généralise, on s'étend sur la vie et le sens des choses en général, le sens des choses que l'on fait dans l'hôpital, aussi. A la manière d'un Jules Clarétie mais d'une façon plus dense, plus électrisante, c'est bien autour de la table de la salle de garde que, dans le deuxième chapitre des *Morticoles*, Léon Daudet évoque sur une dizaine de pages une de ces discussions du soir, confiantes, insouciantes mais réfléchies, sur les thèmes éternels de la vie, à la fois une

éducation pour les plus jeunes et une thérapie pour tous. Bien loin de laisser *l'intelligence s'exalter sur les ruines de la sensibilité*, comme le revendique de façon péremptoire un des protagonistes de la discussion, la salle de garde est bien l'endroit où cette sensibilité à la souffrance se préserve, se cultive en fait par la contagiosité de la compassion, tout en apprenant à en prendre l'habitude, à la maîtriser. Un médecin compatissant éveille la compassion de ses collègues, un médecin sensible attise leur sensibilité. Une intelligence et une connaissance informées par la sensibilité guident mieux le processus de décision pour le soin du malade. Mais ces échanges privilégiés ont besoin d'un lieu, d'un lieu dont le fonctionnement et les traditions facilitent, encouragent cet épanchement d'humanité.

A l'inverse, le « professionnalisme », c'est ce concept confortable, rabâché jusqu'à l'obsession et totalitairement imposé aux étudiants dans les hôpitaux outre-atlantique jusqu'à être testé dans leurs QCM, concept où se retrouvent souvent associées la réalité de la compétence technique et l'apparence, policée, de l'humanité. Toujours et invariablement ne faire que ce qui est « approprié ». Ce concept est copié chez nous, sans réfléchir ni sourciller, comme d'autres comportements basés sur la culpabilité qui nous viennent de ce côté factice du monde. Ce *professionalism* devient une obligation réglementaire, typique de notre temps, nécessaire bien entendu dans une certaine mesure, mais finalement dégradante pour la valeur réelle de notre soin lorsqu'il finit par occuper seul tout l'espace dans l'esprit du médecin. En médecine, insister sur le professionnalisme seul en ignorant progressivement l'humanisme dont il doit se pénétrer, c'est promouvoir une médecine hémiplégique, une ligne de conduite linéaire, mécanisée, presque « facile », mais souvent à courte vue, qui risque si nous n'y prenons garde de supprimer nos différences et les différences entre les malades, de finir par épuiser l'estime que nous avons pour notre propre travail, faisant descendre notre qualité de soins au niveau de ces pays commercialement développés dont la culture s'est parfois développée en antinomie à la nôtre et qui n'ont pas su inventer de traditions telles que celles de la salle de garde. Le professionnalisme seul en médecine, c'est l'apparence de fiabilité mais sans l'intuition, la certitude de la légalité mais sans la capacité d'adaptation en fonction de l'autre, l'apparence de la compassion sans la compassion, l'impression de la générosité

sans la générosité, le traitement de la maladie sans le traitement du malade, peut-être un peu la Science, mais sans l'Art.

Ce professionnalisme là n'est pas requis en salle de garde, même pas invité, il y est mal toléré en fait. Le jeune médecin se retire, dans un lieu géographiquement à part, traditionnellement séparé des autres bâtiments de l'hôpital, pour *laisser échapper* puis *partager* des humeurs, des sentiments *naturels,* protégés du regard des patients, des familles, des collègues non médicaux. Cette retraite protégée, l'espace d'un moment chaque jour, ne correspond pas à un médiocre caprice corporatiste ou à un luxe gratuit de « nantis », c'est simplement une des conditions du fonctionnement humain de notre hôpital, une condition qui deviendra synonyme de recherche d'équilibre, de maturation et de saine croissance spirituelle pour les jeunes médecins en formation.

Les règles inscrites dans la tradition de la salle de garde font disparaître toute la hiérarchie normale de l'hôpital, voire même l'inversent entre *Internes* et *Patrons,* à la manière de Marivaux dans *l'Ile des Esclaves*. Le chef du lieu et gardien de la tradition est l'Econome, plébiscité parmi les internes à chaque début de semestre avec entre autres fonctions celle de catalyser voire de guider l'animation du lieu tout en étant le gardien de la tradition. Chaque convive garde sur soi sa *blouse*, noble uniforme, symbole d'égalité et de solidarité entre collègues, quels que soient leurs rangs et leurs disciplines une fois revenus dans les couloirs de l'hôpital. Cette rencontre des collègues dans un endroit vierge des rapports professionnels « normaux », en fait un lieu d'authenticité, de transparence, d'exutoire. L'ordre hiérarchique y est même en fait souvent inversé : l'interne, pour lequel le lieu a été conçu et qui en est « le maître », peut à loisir apostropher voire embarrasser ou moquer un *fossile* (chef de clinique, professeur, patron) par une boutade ou une caricature assassine, avec une liberté de tons et de mots qui seront inimaginables une fois revenu dans les couloirs de son service, un bâtiment plus loin. En salle de garde, l'estime de l'autre ne s'obtient que sur la vérité de sa participation, sur la générosité, la finesse, la force, la drôlerie, la qualité de sa contribution à l'atmosphère, à l'esprit *de groupe*, au bien-être *du groupe*, au plaisir d'y vivre *du groupe*. Le jeune médecin qui adopte ce lieu et ces traditions est un peu mis à nu pour une heure ; oubliés

les concours passés et réussis, les notes et les classements, le curriculum vitae, effacés les succès ou échecs universitaires ou professionnels, le savoir faire technique, les prouesses diagnostiques ou au bloc opératoire, le nombre de publications, l'impact factor cumulé, … est-on seulement un *bon compagnon* avec ses pairs, au regard de ses pairs ? Dans sa propre réponse au défi de *se révéler* avoir le plus de bienveillance, le plus de répartie, le plus d'humour, le plus de volume dans la voix, de se montrer comme le dit Christian Hottin *le plus habile, le plus adroit, le plus brillant*, on réalise des années plus tard que la salle de garde a effectivement participé de façon primordiale et unique à une exigence essentielle : l'apprentissage de soi, particulièrement de soi comme *être social*.

La Salle de Garde est donc ce lieu protégé où le jeune interne en formation brocarde librement et s'encourage à ridiculiser ses patrons sur des fresques, dans des chansons ou des textes en vers ou en prose composés spécialement, comme l'illustre Geo London dans sa description du bal 1947 : *Non moins féroce s'avère la présentation d'un autre animal, le Doyen, appartenant à l'espèce des somnifères, il est omnivore mais se nourrit plus spécialement de distinctions honorifiques,* etc. La Salle de Garde fut aussi parfois l'endroit où, à l'inverse, l'attachement à la grandeur de certains de nos maîtres fut exprimé : celle de la Salpétrière, où le Professeur Jean-Martin Charcot fut un jour invité par son fils interne en 1890 (c'est parfois l'usage d'inviter certains patrons pour des *améliorés* spéciaux) lors d'un déjeuner resté célèbre, s'appelle toujours aujourd'hui *la Charcoterie*. *C't'homme là ne peut prononcer un mot que l'univers ne répète* (extrait de la chanson *La Salpétrière*, composée cette année-là par son interne de fils Jean-Baptiste Charcot et Henri Meige, futur célèbre neurologue lui-même). Ce mélange de sarcasmes (quasi-quotidiens) et de filiale vénération (rare) des maîtres qui nous ont guidés ne s'exprime si librement que dans la salle de garde, lieu privilégié de révélation des vérités de l'interne, normalement dégagé de tout risque de conséquences sur son évolution de carrière car *ce qui se dit ou se voit en salle de garde reste en salle de garde.*

Il est important d'ajouter que selon son humeur, ses talents, sa « popularité », l'interne en salle de garde est tour à tour, et librement, *observateur* ou *acteur*, *acteur sollicité* ou *acteur*

spontané. Cette dualité observation-action, libre ou stimulée par l'entourage, est l'un des modes les plus efficaces d'apprentissage cérébral. L'interne sera souvent d'autant plus observateur qu'il est jeune et débute en salle de garde et d'autant plus acteur, selon sa personnalité, qu'il avance en ancienneté (éducation comportementale), bien que certaines personnalités plus discrètes resteront observatrices et d'autres naturellement plus extraverties seront actrices quasiment tout au long des semestres de l'internat.

A propos d'extraversion, il faut enfin évoquer la fonction de *l'Econome* lui-même, ce garde des sceaux de la tradition, de la *Loi de la Maison*, responsable des animations et donc plébiscité chaque début de semestre par ses pairs. L'Econome, parfois mieux formé que d'autres par des anciens qu'il a eu la chance de rencontrer, dont il a pu parfois mieux écouter ou mieux goûter la transmission que d'autres, parfois sensibilisé par des membres de la génération précédente ou de sa famille qui sont passés par les salles de garde à leur époque, s'avérera donner beaucoup de son temps pour les autres, gagnant au passage l'affection de quelques-uns quand il se montre au niveau attendu pour ses fonctions mais ne se préoccupant pas, pendant les heures passées à assurer son office économal, de son propre avancement, de sa propre carrière, se livrant même parfois à des opérations générant pour lui-même une réputation qui pourraient même le desservir sur ce plan. Certains récidiveront pourtant, économes parfois à chaque semestre, pendant tout leur internat. Ils en retireront un peu de gratitude, certes, parfois quelques jalousies, mais surtout un délicieux contentement intime qui ne peut se quantifier, une fière satisfaction pour la vie. Il faut aussi savoir reconnaitre la tradition de la salle de garde pour cet aspect-là : avoir encouragé, au moins chez quelques-uns d'entre nous, chaque semestre, ce désir de dédier du temps aux autres, ancêtres et contemporains, montrant au passage cet exemple à ses collègues, une culture du dévouement pour aucun autre bénéfice personnel que le plaisir de soi et la reconnaissance des moins ingrats. Cet encouragement à l'altruisme n'est pas le moindre des bienfaits psychiques (voir ci-dessous) de la tradition pour la communauté des internes.

L'arrivée du café sur la table économale marque la levée de l'interdiction de parler travail. La salle de garde devient alors l'endroit discret où peuvent se développer entre

collègues de services différents des discussions impromptues et confidentielles au sujet de patients communs, dans un esprit d'entraide, de solidarité et d'enseignement. Ceci ne saurait se faire à proximité de familles de patients ou du personnel non médical, comme ce qui est si affreusement imposé aujourd'hui aux jeunes médecins par l'avènement actuel des grandes cafétérias dans tant d'hôpitaux, dicté par l'intérêt financier et la facilité, « selfs » eux aussi directement importés du modèle outre-Atlantique, et aujourd'hui systématiquement déclinés sans réflexion ni discernement dans nos hôpitaux.

Le métier de médecin est éminemment relationnel et expérientiel, et certains de ses aspects fondamentaux ne peuvent s'apprendre dans les livres. Combien de leçons déterminantes ont été apprises et comprises au lit du malade, au contact des aînés ? Cette réalité est la source en France pour beaucoup de métiers artisanaux d'un rite appelé Compagnonnage, pluri-centenaire en particulier dans la formation hospitalière française. Le compagnonnage médical a été, on l'a vu, intimement lié avec l'existence et le fonctionnement de l'internat puis des salles de garde. Il est devenu indispensable dans le système traditionnel de formation médicale dans notre pays, pour que s'effectue au mieux la transmission orale et manuelle du savoir-faire et pour que les jeunes médecins se sentent membres d'une véritable communauté. Le lieu où se cristallise ce sentiment est la salle de garde. C'est le lieu d'intégration unique qui a servi de ciment à notre société médicale hospitalière. Pour quiconque en a connu le quotidien, les hôpitaux dans les pays étrangers dits développés et comparables au nôtre, sont caractérisés par l'anonymat certes poli, mais souvent froid et impersonnel qui règne entre les médecins de services différents, qui se donnent du « doctor » les uns aux autres, même quand ceux-ci se trouvent traiter les mêmes malades. La pièce où ils se retrouvent, la *common room* est souvent un salon bien propre avec canapés profonds et télévision allumée. L'inverse de l'état d'esprit d'écoute de l'autre, de compagnonnage et de collégialité conviviale qui a toujours caractérisé le système de nos relations entre médecins hospitaliers. Il ne peut être étranger à une certaine qualité du rapport qui s'ensuit avec les malades, une certaine qualité de la médecine française que beaucoup dans le monde continuent à nous envier. (Leborgne, 2022)

Rappelons que dans certain pays développés les étudiants n'ont pas le droit de toucher les malades, dans d'autres les médecins n'ont pas le droit de toucher leurs patientes femmes. Dans beaucoup la communication clinique médecin – malade est très rudimentaire.

Soustraire la salle de garde à l'hôpital français, c'est évider d'une certaine humanité et d'un certain humanisme notre pratique hospitalière hippocratique, dans laquelle l'aspect affectif, le souci de protection de *l'âme* du patient, restent essentiels. Soustraire la salle de garde, c'est aussi retirer au jeune interne en formation l'occasion d'un certain accompagnement par l'autre, plus ancien (senior) et plus jeune (externe), c'est lui retirer l'occasion d'un certain narcissisme collectif salutaire et de mécanismes de défense positifs pour sa santé psychique, contrairement aux apparences parfois soulignées par des personnes extérieures à ce monde, parfois par certains internes dont le parcours aura pour l'essentiel consisté à éviter la salle de garde, *avant de l'avoir réellement connue*.

En fait, il suffit d'avoir vu d'année en année le regard émerveillé des collègues de tous les mondes, asiatiques, arabes, sud-américains, européens d'ailleurs, qui parfois viennent se former chez nous quand ils ont le bonheur d'arriver dans un hôpital où fonctionne encore normalement une salle de garde. Ces collègues venus d'ailleurs finissent souvent par être les premiers participants à la tradition, les premiers contributeurs à l'atmosphère, parfois plus enthousiastes que certains autochtones blasés ou inconscients du trésor qui leur a été légué.

Le Lieu de Bienfait Psychique

Prophylaxie vis-à-vis des risques mentaux de l'apprentissage du jeune interne

On prend l'habitude d'afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre.
Stendhal

Au premier appel, dans l'hôpital, on voit l'interne, se reprenant aussitôt de la fantaisie, de la turbulence, des aphorismes de controverse, aller vers le malade. Même s'il était bruyamment péremptoire tout à l'heure, parmi les autres, le voici seul et soucieux. Il sait, déjà, que la présence d'esprit, si nécessaire en ses fonctions, s'absente capricieusement. Entre ses responsabilités et ses pouvoirs, entre son érudition de lauréat et l'art du diagnostic, entre un fort en thème et un bon thérapeute, il pressent des écarts redoutables. Ainsi, pendant tous les soirs et toutes les nuits de la ville, une trentaine de jeunes cliniciens, veilleurs épars, fort instruits par les livres et leurs premiers éducateurs, se trouvent-ils aux prises avec quelques uns des plus graves problèmes de la médecine, de la chirurgie, et l'urgente nécessité de savoir calmer les épouvantes et trouver les solutions heureuses. Puissante discipline, mais dure, pour les âmes hautes, scandée qu'elle est par la nécessité d'avoir, devant la difficulté, à confesser, à un aîné, de l'incompréhension et par la peur de connaître, après l'erreur, la longue torture du remords. Combien d'heures pendant lesquelles leurs lampes éclairent à la fois leur anxiété et les livres où ils cherchent secours !
Henri Mondor, vendredi 3 octobre 1952, Discours en Sorbonne, Cent-cinquantenaire de l'Internat des Hôpitaux de Paris

Pour moi, stagiaire de première année, l'angoisse de la première salle d'hôpital, l'effroi du premier cadavre étaient encore tout proches, mais, même pour les vieux internes qui, en sept ou huit ans, s'étaient purgés de bien des drames, la médecine restait un apprentissage terriblement désespérant : trop de jours à se pencher de lit en lit sans horreur ni dégout, la bouche amère de trop de relents et de puanteurs : trop de jours glacés de compassions, où l'on examine, agit et passe, où l'on doit mesurer ses paroles, dire les mensonges d'une pitié sans illusion et sans espoir ! Et, pour qu'après cela l'interne n'eût pas, à en crever, un écœurement de tristesse, une nausée de compassion, une indigestion de pitié, il fallait bien qu'il pût, à certaines heures, avoir l'impression de rentrer dans la vie, qu'il pût lancer les mot les plus énormes, faire de l'intelligence pure, dire n'importe quoi, être menteur, grossier, perfide, injuste, ne plus retenir ce hoquet qui soulage ; il fallait qu'il put même en faire, bien agressif hautement écœurant, et sonore, un énorme rot libérateur…

… Je commençais à comprendre… j'étais jeune, j'avais besoin, moi aussi, d'oublier la matinée difficile, toute alourdie de choses mortes, les cris, le sang, les plaies, et je me sentais heureux. Autour de cette table, tout était vivant, joyeusement vivant.
André Soubiran, 1948, Chansonnier du Cinquantenaire de l'Internat des Hôpitaux de Lille – Faculté de l'Etat

C'était une vie extraordinaire car les gens étaient eux-mêmes sans l'être.
Christian Cabrol, Témoignage dans Patrick Balloul, *La Salle de Garde d'hier à aujourd'hui*, Livre 2, 2006

Ecoutons encore le Professeur Debove, à la cérémonie du centenaire, cité par Cabanès : [A un certain âge]*, on n'aime pas à regarder en avant, on regarde en arrière. On se rappelle l'époque des douces intimités, des amitiés désintéressées. On se complaît d'autant plus dans ce passé, qu'il nous rappelle notre jeunesse, ce bien comparable à la santé, dont ne jouissent pas ceux qui le possèdent, et que regrettent ceux qui l'ont perdu.*

La salle de garde, *certitude d'un dépaysement* (Balloul, 2006), *rare lieu où un lien existe encore entre science et sacré* (Josset, 1996), est-elle psychiquement bénéfique à ses utilisateurs ?

Cette tradition est-elle toujours nécessaire aujourd'hui ?

Même si la médecine a considérablement changé ces deux derniers siècles, les couloirs de l'hôpital restent un lieu dur, où l'on côtoie à chaque instant les limites de notre condition, la souffrance morale, la souffrance physique, le marasme social, l'appel à l'aide, la dépression, le désespoir, l'impuissance devant des problèmes inextricables, souvent aussi la violence des situations, notamment celles liée à la si envahissante iatrogénie de notre époque. De plus, et cela n'a jamais changé, tout en apprenant son métier l'interne *tient* l'hôpital, bien plus que ses aînés, la nuit de façon évidente mais le jour aussi : *sans lui l'hôpital n'est plus qu'une machine sans pilote et impuissante, un organisme… propre à recueillir les corps de ceux qui souffrent mais sans les soulager* (Copel, 1932). La salle de garde est cet endroit reculé, salutaire, où sans que le jeune médecin en ait parfois conscience, les aspérités du parcours et les lourdeurs de la tâche se trouvent soudain comprises par des pairs qui les vivent aussi, et adoucies pour un moment. C'est le lieu où l'ouverture d'esprit, la chaleur et le rire, de préférence lourd ou grossier avec des personnes qui partagent la même responsabilité, allègent le fardeau quotidien. *Entente cordiale entre l'extrême science et la fantaisie*

débordante, exprimait Henry-André dans un récit du Bal de l'Internat 1910 dans *La Chronique Médicale.* Nous dirions plutôt *Entente vitale* entre l'exubérance de la célébration de la vie et l'exposition, forcée par le soin hospitalier à haute intensité qu'implique l'internat, à la solitude de l'autre, sa mutilation psychique, sa mort.

La douceur, le consensus, la démagogie y sont proscrits. (Tribune libre des Internes des hôpitaux de Paris ; Tondini, 2010)

Par les amis que l'on s'y crée, les moments joyeux ou fantasques que l'on y vit, la salle de garde est pour le jeune médecin un élément essentiel de la construction d'un lien affectif avec son lieu de travail. En salle de garde on se fabrique des collaborateurs ou des camarades précieux pour le présent et l'avenir, quelques ennemis aussi, on se crée des souvenirs pour la vie, on se façonne. C'est enfin, par la forme des traditions qui y ont court depuis des siècles, où la *vérité* s'expose et s'impose très vite et parfois brutalement, un lieu où s'applique *par nécessité* le « Connais-toi toi-même » du Temple de Delphes.

Il est donc très probable que le Compagnonnage des traditions de salle de garde, par la présence accompagnante quotidienne, le soutien intergénérationnel des pairs et le défoulement provocateur collectif valorisé comme une forme de normalité, jouent un *rôle prophylactique vis-à-vis de difficultés psychiques ou psycho-sociales* qui pourraient se manifester chez le jeune médecin dans l'apprentissage concret de ce métier si particulier, où les risques *d'isolement* face à l'erreur médicale, la difficulté, l'échec, la maladie ou la mort sont si présents. Comme le dit au passé Sévérine Ringanadépoullé (2020), *Auparavant, les souffrances qui devaient se taire pouvaient trouver une issue cathartique et défensive appartenant aux collectifs des salles de garde et de son folklore traditionnel.*

Ringanapoullé remarque bien que la population des internes *ne va ni chez le médecin ni chez le psychologue,* ce qui a longtemps été vrai pour l'essentiel : *les internes échappent aux dispositifs qui sont mis en place pour eux à l'hôpital et à l'université.* Alors que le temps de travail réglementaire des internes va en diminuant et que les pouvoirs publics affirment de

plus en plus se préoccuper des risques psychosociaux et du bien-être au travail des médecins, en produisant des rapports considérables sur le sujet (Touraine, 2016, IGAS, 2016), les exceptions à l'observation précédente et surtout l'automédication des jeunes médecins deviennent pourtant plus fréquentes depuis les années 2000-2010, ce qui coïncide - on ne peut pas ne pas le remarquer - avec la mise en pratique graduelle de la destruction, en termes de capacités de *mettre en pratique* leur patrimoine rituel immatériel, que subissent les traditions de salles de garde depuis trente ans. Sur une étude ethnographique sur plusieurs salles de garde des hôpitaux de Paris à partir de 2016, l'hypothèse de Ringanadépoullé, selon laquelle *les rituels de la tradition carabine encadreraient la période liminaire de l'internat et seraient la voie sublimatoire à leurs souffrances psychiques*, semble évidente à l'ancien interne qui écrit ces lignes.

La modernité et son cortège de nouvelles prohibitions inflige au jeune apprenti de la médecine des agressions très différentes de celles qu'il endurait il y un siècle, agressions aujourd'hui plus mentales que physiques. L'hostilité croissante aux transgressions et aux ruptures de tabous caractéristiques de la salle de garde par un certain nombre de minorités agissantes peut être vue comme un exemple parmi d'autres d'une culture de l'interdit, donc du *non-dit*, qui progresse et envahit progressivement l'espace social en ce début de XXIè siècle, pour remplacer des pratiques *d'expression* ou de défoulement qui ont en fait toujours eu cours dans les sociétés humaines. Cette submersion, cette extinction d'un espace de liberté sociale par l'interdit est probablement la source d'une souffrance et d'une psychopathologie croissantes dans nos sociétés modernes en général, et pour nos jeunes médecins en formation en particulier. Dans la salle de garde, pour peu que l'expression naturelle, même transgressive, ne soit pas entravée, chaque interne adoucit son regard sur sa propre condition et apaise d'éventuelles frustrations *grâce aux autres*.

Pour reprendre une belle citation de Freud (1929) par Ringanapoullé : *Une fois que l'homme originaire eut découvert qu'il avait entre ses mains - littéralement parlant - l'amélioration de son sort sur la terre par le travail, il ne pouvait lui être indifférent qu'un*

autre travaillât avec ou contre lui. L'autre prit pour lui la valeur de ce compagnon de travail avec qui il était utile de vivre en commun.

Rôle du culte de la difficulté

Il existe une question ouverte, celle du rôle de la *Difficulté* dans la forme qu'ont prise les traditions des internes notamment à partir du XIXè siècle. En plus de celle qui peut caractériser le travail de l'interne au quotidien, il faut signaler une autre difficulté, d'autres sacrifices, *préalables* à l'accession à cette fonction d'interne. Le *Concours de l'Internat*, même après multiples réformes et changements de noms - aujourd'hui *Epreuves Classantes Nationales* - demeure aujourd'hui l'un des plus sélectifs et difficiles concours en France lorsque l'on a en tête une discipline et une région très demandées.

Le Règlement du 4 ventôse an X (1802 ; cité par Cabanès) exprime ouvertement ce désir de constituer une *élite médicale* : *Persuadée de cette vérité que c'est dans les hospices, et en y prenant une part active au traitement des malades, que s'acquièrent les connaissances en l'art de guérir, la Commission ne saurait trop s'appliquer, d'une part, à attirer dans cette voie le plus grand nombre d'élèves possible; d'autre part, à rechercher les moyens de fortifier leurs études et d'accroître leur émulation; en conséquence, elle confirme la division des élèves en externes et internes, deux degrés dont on n'atteindra le second qu'après avoir franchi le premier; décide que les fonctions des deux ordres seront temporaires; soumet les uns comme les autres au principe du concoure; et enfin, fonde des prix destinés aux plus méritants parmi les élèves d'élite.*

Cent cinquante ans plus tard, l'extraordinaire *Discours du Cent-cinquantenaire* d'Henri Mondor rend un noble et juste hommage à l'Internat, cette *Ecole Hospitalière* unique au monde, créée par le Consulat en étant donc directement héritée des profonds remaniements de l'instruction publique réfléchis avant (Vicq d'Azyr) et pendant la Révolution Française. Pour parvenir à cette formation, pendant deux à trois années des jeunes de 22 à 25 ans vont passer des milliers d'heures enfermés à rabâcher les mêmes questions, *pendant que les*

terrasses des cafés regorgent d'oisifs et qu'il fait si bon sous les ombrages du Luxembourg (Bernard Copel, 1932). Le si exigeant succès à ce Concours, aujourd'hui à ce classement national, a certainement contribué à forger à travers l'histoire le sens d'une identité collective et d'appartenance à une fine fleur.

Remarquons les travaux de Jean Lacassagne qui montrent, sur l'exemple de Lyon, que les premiers *Compagnons-Chirurgiens* du XVIè siècle étaient recrutés par recommandation et « piston » et que ce n'est qu'au XVIIè siècle que le recrutement se fit de façon croissante par concours, et le jugement des capacités du candidat par un bureau de médecins. Ceci aboutit donc à Paris au Concours de l'Internat en 1802 pour les médecins *et* les chirurgiens, à la suite des recommandations de Vicq d'Azyr en 1790 qui trouvait le niveau des chirurgiens trop inhomogène et insuffisamment contrôlé. On peut remarquer que c'est bien à partir du XIXè siècle que les traditions de salle de garde se révèlent les plus vibrantes, les plus spectaculaires et aujourd'hui les mieux documentées. La difficulté historique de réussite à ce concours, le sentiment de vouloir rattraper le temps de jeunesse « perdu » dans cette préparation si ardue, l'impression donnée à ces jeunes médecins de faire partie d'une élite, ont probablement joué un rôle dans la griserie, l'emphase et l'exubérance des traditions ces deux derniers siècles. L'accession récente de la médecine générale au rang de spécialité à part entière et donc celle de tous les étudiants de deuxième cycle au titre *d'internes* a pu venir partiellement dégriser ce sentiment d'exaltation élitiste de quelques-uns.

Le Lieu de Patrimoine, le foyer culturel, médical et au-delà

Là-dessus, nous allons visiter l'ancienne salle de garde, décorée par les peintres, amis des internes, par Baron qui a représenté les Amours malades, reprenant et rebandant leurs arcs, à la sortie de l'hôpital, par Doré, qui a composé une sorte de jugement dernier de tous les médecins passés et présents aux pieds d'Hippocrate ; par Français, etc. etc.

Le Journal des Goncourt, 26 décembre 1860

Et peut-être un jour regretterons-nous ce bon temps où vous, travailleurs, vous vous reposiez ; où nous, les poètes, nous travaillions ; où toi, l'artiste, tu gagnais ton banyuls et tes todds avec des portraits de suppléantes et d'élèves et quelques « fresques » dans la salle de garde !

Paul Verlaine, *Mes Hôpitaux*, p. 38

La fréquentation quotidienne de la douleur et de la mort est, chez les êtres jeunes qui réagissent normalement, un stimulant pour la volupté

Léon Daudet, *les Morticoles*

Historiquement, l'internat avec sa salle de garde, qui logeait et nourrissait les internes, permettait à l'administration hospitalière de garder les internes « sous la main » en cas de besoin d'intervention urgente en particulier. Le règlement des compagnons-chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de 1749, rappelé par Cabanès (1917) indique : *Les six compagnons-chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, qui doivent être de service dans la chambre de garde, s'arrangeront entre eux de manière que, le jour et la nuit, en tout temps et à toute heure, on puisse en trouver qui soient prêts, au premier avertissement, à porter les secours nécessaires aux malades dans les différentes salles. Ces six compagnons ne pourront découcher hors la chambre de garde, ni se faire remplacer par les chirurgiens externes de 1'Hôtel-Dieu, ni par aucun autre, ni faire coucher dans les chambres aucun domestique. Aucun des compagnons-chirurgiens de 1'Hôtel-Dieu ne pourra, pour quelque raison que ce soit, coucher hors de l'Hôtel-Dieu.* Les règlements étaient similaires à la Salpétrière et à Bicêtre : *les compagnons ne s absenteront jamais lorsque les maîtres seront sortis.*

Alors, comme le dit si exactement Bastien Thelliez dans son Mémoire (p. 98), *cet endroit que l'administration « prête » aux médecins, ils vont se l'accaparer, le transformer, peindre ses murs et son plafond, habiller ses fenêtres, disposer ses meubles de cantines en banquet et faire du banquet une aire de jeu. Ils créent en somme un espace scénique. Comme ils organisent l'espace de cette salle de réfectoire, ils vont organiser un autre rapport relationnel de ses occupants, un* modus vivendi *singulier, avec son vocabulaire spécifique et ses propres conventions.*

Lieu de *Compagnonnage*, lieu de *Bienfait Psychique*, la salle de garde ou Internat est aussi devenue un lieu de *Patrimoine*, par son ancienneté, son mode de fonctionnement, ses rites et son folklore. Intégrée depuis des siècles au cœur de l'architecture des hôpitaux - aujourd'hui on la trouve encore souvent dans les plus vieilles parties historiques -, elle a créé ses livres de bord, qui sont d'abord ses fresques caractéristiques, caricaturales, souillées et enrichies des plaisanteries ou des bons mots les meilleurs de chaque semestre, ses milliers de *paillardes* passées à la postérité, ses *battues*, ses *projections*, ses *canulars*, ses formes d'humour si diverses et tant d'autres modes rituels d'expression. D'innombrables écrits, recueils de chansons historiques créées par et pour les salles de garde, compilées en bréviaires dans différentes villes de France, catalogues de cartons d'invitation et peintures-affiches des Bals de l'Internat depuis leur création, attestent de la production artistique et culturelle monumentale des salles de garde au cours des siècles. De nombreux ouvrages érudits, thèses universitaires, livres, récits et documentaires journalistiques, dont un certain nombre sont cités en annexe, répertorient, racontent et analysent rites, anecdotes, fresques, chansons et la participation de visiteurs célèbres, souvent artistes.

Cet asile, ce vivier de liberté et de fécondité intellectuelles, a en effet hébergé et constitué un foyer d'attraction ou de création pour un grand nombre de créateurs des arts et des lettres, artistes peintres, sculpteurs, écrivains, hommes politiques, explorateurs. Dans la période exceptionnellement fertile des années 1850 à 1950 en particulier, de nombreux artistes peintres dont certains sont passés à la postérité ont signé des décorations de loges du Bal, des Cartons d'Invitation et évidemment des Fresques. Alors parfois inconnus, ces

extraordinaires *Parasites* des salles de garde furent, dans leurs temps bohémiens, invités par les internes pour venir se restaurer, participer au folklore et, pour les artistes picturaux, y léguer donc certaines de leurs œuvres. La liste est nombreuse et prestigieuse. L'un des premiers sera peut-être Gambetta qui visitera et animera la salle de garde de Bicêtre dans sa jeunesse. Comme le rapporte Patrick Balloul (2006), voici les mots à son sujet du physiologiste Laborde décrivant une scène de 1858 : *Un jour je vis Gambetta, debout sur la table qui venait de servir à l'agapê amicale, débiter d'un bout à l'autre sans omettre un iota, le célèbre discours de Mirabeau sur la banqueroute. Il se personnifia à ce point dans le grand orateur dont il était le porte-parole, qu'il communiqua l'illusion d'une improvisation personnelle. Dans un mouvement spontané, nous nous levâmes tous pour donner l'accolade à Gambetta. Il était ruisselant de sueur et magnifique encore, sous l'impression transfigurée et enflammée de son enthousiasme oratoire.*

Les internes ont donc le plus souvent eu recours à des artistes professionnels pour réaliser, sur commande ou de façon spontanée, des œuvres qui représentent leur identité. *Carabins et Rapins ont de tout temps fait bon ménage … Pour nous aussi artistes, c'est une joie de nous retrouver dans un milieu d'internes, tous charmants et pleins d'esprit*, dit le grand artiste chroniqueur Taupin (André Schultz, dit Henry-André, 1854-1932) dans une des chroniques des Bals des années 1910. Les interactions entre les internes et les artistes et leurs rapports de séduction et d'inspiration réciproques ont pris des formes multiples au cours des âges mais elles représentent encore et toujours ce lien cosmique, cette correspondance éternelle entre la *Beauté* et la *Santé*.

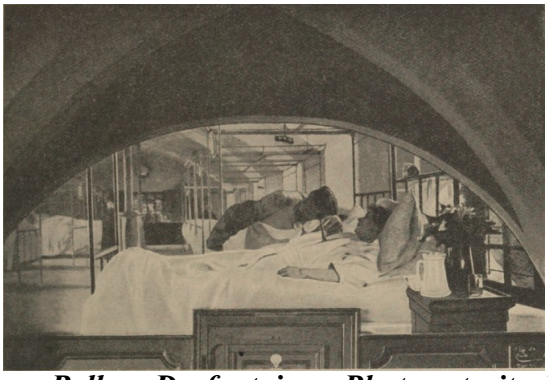
L'extraordinaire Gustave Doré réalise en 1859 un élément central en « jugement dernier », par Esculape ou Hippocrate, de la vieille fresque de la salle de garde de la Charité (visible au sein du logo de notre association). Les frères Goncourt, inaugurant la méthode des romanciers naturalistes et réalistes, viendront, à partir d'une recommandation de Flaubert, fils de chirurgien, se documenter, « s'immerger » dans cette même salle de la garde de la Charité en 1860 puis dans celle de Saint-Antoine, en 1861, pour les évoquer dans leur *Journal* et dans *Sœur Philomène*.

A ce sujet, il est intéressant de noter la façon dont leur roman *Sœur Philomène* fut initialement rejeté par leur éditeur (Michel Lévy) exprimant des réactions qui rappellent certaines incompréhensions d'aujourd'hui par rapport au monde la salle de garde, *image en miroir* du reste de nos hôpitaux : *Le talent d'observation et le style que vous avez répandu dans cet ouvrage n'empêche pas que la lecture n'en soit des plus pénibles. Ces plaies morales et physiques explorées par vous avec la sincérité des philosophes, ces scènes de clinique, ces opérations chirurgicales, ce cynisme des carabins et même des malades, toute cette vie d'hôpital enfin que vous avez peinte sous des couleurs si vives, ne nous parait pas, à cause de cela même, chose faite pour plaire à un grand noùbre de lecteurs.* (Becker, 2011) Le *cynisme des carabins…* la salle de garde exprime en effet une forme évidente de cynisme par rapport à la misère qui l'entoure, un cynisme incompris.

Verlaine, dans l'errance sociale de la fin de sa vie, fréquentera Cochin, Bichat et Broussais et écrira *Mes hôpitaux*, dure évocation de la condition hospitalière de la fin du XIXè siècle.

Il faut évidemment évoquer le grand *influenceur* (pour reprendre un terme moderne) que fut *Henry Bellery-Desfontaines* (1867-1909). Non content de décorer, après *Doré*, *Baron*, *Français* en 1859, une autre partie de la salle de garde de la Charité dans les années 1890 et de réaliser le carton d'invitation de ce qui sera peut-être le premier Bal nouvelle manière en 1897, *Bellery-Desfontaines* fut en fait l'initiateur qui stimula et accompagna la grande explosion artistique et grivoise des Bals de l'Internat de la fin du XIXè siècle. Certains le considèrent même comme le Créateur d'un renouveau du Bal de l'Internat au tournant du siècle, avec la création des *Bannières* et des *Loges*, des concours de la plus belle œuvre, de l'affirmation d'une exubérance dans la gaudriole et d'une emphase théâtrale, d'une culture de l'irrévérence, d'un goût pour les doux délires chansonniers, artistiques, jubilatoires, de la suggestion d'une forme de débauche, avec cette touche de bravade provocante et rebelle qui restera pour toujours ensuite un apanage de la culture des internes (Warnod, 1922). Ceux-ci resteront alors tiraillés entre l'image sociale idéale de l'exemplarité et de l'ordre, dans laquelle les imagine et les souhaite la bien-pensance extérieure, administrative et

journalistique notamment (Comte et Pourésy, 1935), et le besoin de frivolité et de transgression hédonique qui constitue leur autre pôle existentiel, comme le suggère joliment l'interne étendu au bas de la statue d'Esculape dans le carton du Bal 1906 (ci-dessous), écartelé entre ces deux attirances.



La Contre-Visite par Bellery-Desfontaines, Photo extraite de Cabanès 1917

Bellery-Desfontaines au Bal 1899, Photo Musée de Montmartre

Invitation Bal 1897, Bellery-Desfontaines

Invitation Bal 1906, Gaston Pierre Galey

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

Parmi des dizaines d'autres artistes qui ont laissé un nom au moins parmi les spécialistes, certains ont en fait accompli leurs œuvres de salles de garde dans leur période de maturité, peu d'années avant leur disparition : *Jean Parizelle* (1883-1914) décora la Loge de Boucicaut en 1912 et celle de Necker Enfants Malades *Les atrocités balkaniques* en 1913 ; *Charles Toché (1851-1916)*, partiellement formé en Italie, qui avait notamment décoré de fresques la Grande Galerie du Château de Chenonceau, le Théâtre Graslin à Nantes et l'Olympia à Paris, réalisa entre autres une magnifique loge de Cochin pour le Bal 1913, devenue ensuite pour un temps la fresque de la salle de garde de Cochin. On se souviendra aussi d'*Henry Plisson* (1908-2002) qui fit le plafond de Beaujon en 1936, de *Jean Effel* (1908-1982) à qui l'on dut la salle de garde de Necker en 1951, du peintre-graveur *Gaston Trilleau* (1874-xxxx) et de tant d'autres.

Paul Bourget évoquera encore la salle de garde de Bicêtre dans *Physiologie de l'Amour Moderne*. Puvis de Chavannes sera accueilli à Laënnec, Toulouse Lautrec et Vuillard décoreront probablement l'Hôtel Dieu. Marie Laurencin réalisera à Saint-Louis la loge *Les Emmerdements de la Vie* en 1913, *nouvelle victoire du cu… bisme* selon l'artiste chroniqueur du Bal Taupin/Henry-André.

En 1921, le grand sculpteur d'origine polonaise *Paul Landowski*, dont le père était médecin et qui apprit à dessiner l'anatomie en suivant des dissections et en dessinant des planches aux cours du Pr Farabeuf (lui-même peut-être auteur de fresques d'après Le Pesteur), réalisa pour rendre hommage aux internes morts sur les champs de bataille un émouvant monument sur la mort de ceux qui sauvent la vie, transpirant certainement de l'âme d'artiste et de médecin de sa propre famille. Ce monument fut placé à l'Hôtel Dieu sous les arcades de la cour, près de la porte de la salle de garde de médecine de l'époque. Sur le document écrit des discours d'hommage lors de l'inauguration du monument, document qui fut ensuite envoyé à toutes les Salles de Garde, Landowski reproduit un croquis représentant l'un des reliefs de la sculpture.

Croquis Hommage de Landowski, 1921

Marcel Proust, frère et fils d'interne, à la Pitié - raconte une scène en salle de garde dans *Jean Santeuil.* Comme André Soubiran, Henri Mondor et tant d'autres après lui, Marcel Proust décrira dans le chapitre *La Vie Mondaine de Jean* ce si saisissant jeu d'alternances douceur – dureté, quasiment physiologique, caractéristique du comportement des internes qui sortent de la salle de garde pour aller au contact de leurs malades : *On vint appeler Servois pour un autre malade. Jean y alla avec Servois. Jean fut étonné et ravi d'entendre Servois parler au malade avec douceur, d'un ton presque tendre… Alors Jean vit les fortes mains de Servois, qui tout à l'heure avaient frappé si fort sur la table, s'approcher avec précaution du pansement, le prendre doucement et l'enlever si lentement que le malade ne parut presque rien sentir. Touché d'admiration pour une bienveillance qui n'était pas inerte et aveugle comme nos vagues et inutiles bienveillances, mais qui se traduisait immédiatement avec précision, avec audace, avec douceur, en souffrance épargnée, en guérisons préparées….*

Jules Clarétie décrira dans *Amours d'un interne* la salle de garde et le Pavillon Mazarin de la Salpétrière, mentionnant Charcot et Duchenne de Boulogne, évoquant les longues discussions sur la vie en salle de garde, entre internes et deux parasites, Serge Platoff sculpteur russe, et Combette, peintre. *Sarah Bernhardt* et *Alphonse Daudet*, ami de Charcot,

visiteront et évoqueront la Salpétrière. Son fils *Léon Daudet*, qui fut interne provisoire mais comme Sainte-Beuve (ancien interne suppléant à Saint-Louis) finit par abandonner la médecine pour la littérature, connaitra la salle de garde de Cochin « *la grimace est chez eux une sauvegarde et une excuse… Les murs étaient couverts de pipes, de photographies et de tableaux bizarres qui représentaient des scènes de charcuterie humaine… » (les Morticoles,* p. 22). On accueillera encore *Foujita* à Vaugirard, *Joseph Kessel* et *Marie Dubas* à l'Hôtel Dieu et Charles Foix. *Albert Dubout*, lui-même ancien élève des Beaux-Arts de Montpellier, réalisa aussi une fresque aux hôpitaux de Montpellier, encore conservée aujourd'hui.

Fresque de Dubout, Hôpitaux de Montpellier

Encore présente aujourd'hui

Delanglade réalisa une première fresque à Sainte Anne en 1936 sur l'illustration des concepts freudiens, dans lequel Dieu ressemble à Freud… Cet « art dégénéré » sera recouvert par les allemands pendant l'occupation. En 1945 avec une dizaine d'autres peintres surréalistes, Delanglade récidive pour une nouvelle fresque, collective selon le principe du cadavre exquis. Dora Maar y laissera même une petite contribution. La fresque fut malheureusement détruite une vingtaine d'années plus tard pour cause d'agrandissement de la bibliothèque voisine (Balloul, 2006). Delanglade y effectuera sa troisième et dernière fresque en 1964.

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

A la même époque, l'élève de l'Ecole des Beaux-Arts *Germain Perron* signa en 1964 de délicieuses fresques dans un style rétro Art Nouveau au bar de la Salle de Garde de Bichat.

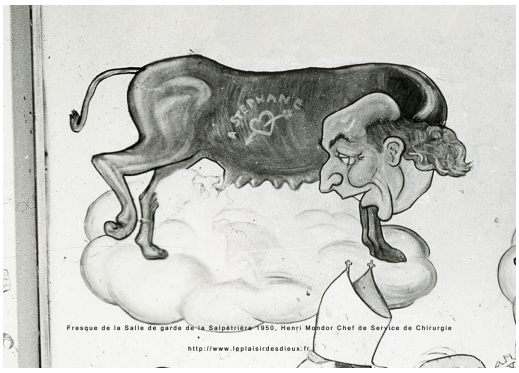
Fresque Bichat 1964, Germain Perron

Le Pesteur attribue aussi à certains auteurs littéraires passés à la postérité certaines des chansons paillardes des internes, Théophile Gautier pour *La colonne Vendôme*, Maupassant pour *Minette et Soixante-neuf*, Alfred de Musset pour *Les filles de Loth*.

On accueillit encore *Paul Emile Victor* à la Salpétrière dans les années 1990, *Cabu* à Garches et *Charb* à Robert Debré en 2010. Toutes ces personnalités du monde culturel y ont laissé une trace - souvent des fresques - ou en ont gardé une en eux, évoquée dans leurs écrits, poèmes ou chansons, y compris pour des grands artistes de l'époque récente tels que *Georges Brassens*.

Viennent enfin à l'esprit ceux de nos collègues qui furent eux-mêmes artistes contribuant aux salles de garde (Durand-Fardel, 1903), internes-écrivains en particulier, l'extraordinaire Littré (*Littré, ascète reclus, avait été le plus gai des jeunes hommes, bondissant sur la table avec une élasticité et des effets d'acrobate ou d'hercule et entrainant*

des cœurs bachiques par d'alertes couplets dont il était l'auteur, Mondor 1952), mais aussi des écrivains et poètes tels que le romancier Georges Duhamel (*La Pierre d'Horeb,* 1926), ou Henri Mondor encore (représenté ci-dessous sur un mur de la Salpétrière en 1950, alors qu'il était chef de service de chirurgie), pour ne citer que ces trois grands auteurs de la littérature française, pour lesquels la salle de garde fut un lieu d'expression et d'expérience particulièrement fécond.



Fresque Salpétrière 1950, représentation d'Henri Mondor

Quid des internes-sculpteurs et internes-peintres ? Roger Mounier, Falaize, Soulié ou Netter, réalisèrent les œuvres de leur salle de garde présentées au Bal ; Paul Richer, dessinateur pour l'éternité des patients de Charcot, réalisa les fresques de la salle de garde de l'ancienne Pitié en 1877 (Le Pesteur) et sculpta en 1910 le monument funéraire du professeur Victor Cornil, aujourd'hui installé dans le cloître de l'ancienne Ecole Pratique de Médecine (Université Paris VI).

Certaines fresques, jamais effacées après de nombreuses décennies, sont considérées comme particulièrement vénérables car historiques. On peut citer comme exemples les deux petites fresques sous verre à la salle de garde de pharmacie de la Salpétrière, reproduites ci-dessous, qui datent de la première guerre mondiale, probablement 1916 ; on peut aussi évoquer la *Guerre des Gaules*, datant de 1945, à la salle de garde de médecine Saint-Antoine ; certaines des fresques de l'hôpital Charles Foix, etc. Tristement, d'autres ont déjà été détruites, comme les exceptionnelles fresques qui ornaient la salle de garde de pharmacie de

l'hôpital Necker avant les remaniements architecturaux majeurs de cet hôpital ces dernières années.

Un Merveilleux, G. Caïn ***Le Clairon, Detaille***

Fresques Pharmacie Salpétrière 1916, toujours présentes aujourd'hui

Ainsi, la salle de garde est devenue l'endroit d'une identité créative, d'une *fusion entre Art et Médecine* qui fait partie de l'histoire de la médecine française et de l'histoire de la culture française. Elle a traversé quatre Républiques, deux guerres mondiales, l'époque communisante, les événements de mai 68, la féminisation du monde du travail et notamment de l'internat, et son *art dégénéré*…. fait face aujourd'hui à un néo-totalitarisme, celui d'une nouvelle bigoterie puritaine inquisitrice bien intentionnée, là encore directement importée de l'extrême occident.

Malgré le caractère par nature éphémère de la majorité des créations de salles de garde, chansons oubliées, loges ou chars composés pour les bals annuels et aussitôt démantelés, fresques rituellement vouées à être recouvertes par d'autres au fur et à mesure des semestres d'internat, canulars d'envergure nationale ou internationale dont il ne reste souvent plus que des anecdotes orales ou quelques enregistrements ou écrits épars, certaines productions furent donc durables, fresques encore présentes, affiches ou cartes d'invitation du

Bal préservées, textes des chansons devenues classiques, et une documentation considérable reste accessible, qui illustre la production et l'impact culturel des Salles de Garde à travers les siècles, patrimoine chansonnier, patrimoine littéraire, patrimoine pictural, et même patrimoine humoristique.

La reconnaissance de ce patrimoine et l'intérêt suscité sont anciens. Le Département des Estampes et de la Photographie de la *Bibliothèque Nationale de France* conserve une collection des Cartes d'Invitation aux Bals. La section *Histoire et Patrimoine de L'Assistance Publique des Hôpitaux de Paris* (APHP) affirme officiellement reconnaître le caractère culturel et historique des Salles de Garde. En 1982, la Mairie de Paris avait organisé une exposition consacrée aux salles de garde et aux traditions de l'internat, avec notamment des fresques de l'artiste *Claude Laurent*, qui signait à la même époque les fresques de Saint-Vincent de Paul (1980), Hôtel Dieu, Broussais, Bichat, Louis Mourier et la carte d'invitation de l'Enterrement de l'Internat à l'Espace Balard en 1984 (Tribune Médicale, 1982). En 2002 une exposition intitulée *Ordre et désordre à l'hôpital : l'internat en médecine (1802-2002)* leur a été consacrée au *Musée de l'Assistance Publique*, Quai de la Tournelle, à l'occasion du Bicentenaire du concours de l'Internat. Il faut noter au passage que, ne s'y trompant pas, dès un an après son inauguration, le *Musée de l'Assistance Publique* avait immédiatement collecté les fresques de l'hôpital de la Charité - en reconstituant la salle de garde - à la suite de sa destruction en 1935 (remplacé alors par la « nouvelle » faculté de médecine de la rue des Saint-Pères). Les nombreux témoignages de patrons ou d'anciens internes, dont beaucoup ont été enregistrés par *Le Plaisir des Dieux* ou sont recueillis dans des ouvrages (cf les livres de Patrick Balloul, contenant les exceptionnels témoignages transcrits des Professeurs Christian Cabrol, François Lhermitte, Charles Mayaud, Claude François Degos, etc.) contribuent à subjectivement définir notre identité culturelle.

En 1991, à l'occasion de la renaissance du Bal de l'Internat après vingt-cinq ans de silence, le *Musée de l'Assistance Publique* a acquis une fresque monumentale (10 x 2 mètres) peinte pour cette occasion par le surdoué artiste Dominique Vidal (*Aragua ;* fresque reproduite en partie dans l'ouvrage de Patrick Balloul, 2006). Outre le Musée de l'Assistance

Publique, de nombreuses organisations associatives ou syndicales, l'Association des Anciens Internes des Hôpitaux de Paris, le Syndicat des Internes des Hôpitaux de Paris, leurs équivalents en province, contribuent aussi à témoigner de ce patrimoine brillant. Pour mémoire, *France Culture* en 1994 a consacré aux salles de garde une remarquable émission documentaire (*Nova*), réalisée par la journaliste Anne-Lise David, avant d'autres émissions qui y furent réalisées sur le même thème dans les années 2000 (*Sur les Docks*, 2009 ; *Avec ou sans Rendez-vous,* 2010). Citons aussi parmi de très nombreux ouvrages de niveau universitaire, dont quelques-uns sont cités dans les références ci-dessous, ceux de Jacques Le Pasteur, Jacques Fossard, Patrice Josset, Emmanuelle Godeau, qui ont réalisé des travaux considérables de recherche et de réflexion sur les salles de garde, leurs codes, leurs fresques et leur signification. Certains de ces auteurs ont non seulement recherché sur le sujet mais ont auparavant *vécu* à plein ces traditions, qui ont occupé une partie de leur jeunesse. Enfin, notre association, *Le Plaisir des Dieux,* grâce notamment au gigantesque travail de compilation d'archives réalisé ces 25 dernières années par le Dr Yves Cukierman, prélève et préserve également d'innombrables trésors, témoignages picturaux, audiovisuels et écrits, d'épisodes ou d'œuvres qui ont jalonné l'Histoire des Salles de Garde.

Comme aux Quat'z Arts, tout est fait pour la joie des yeux ; toutefois, chez les artistes, la mannequinage demeure une nécessité de métier ; chez les médecins, le nu franc a toutes les préférences.

Taupin, Chronique du Bal 1910

Pourtant, pour des raisons multiples, entre autres à cause de ces manipulations « triturantes », déformantes du corps humain, notamment bien entendu de ses parties sexuelles omniprésentes dans les illustrations des murs de salle de garde dès la fin du XIXè siècle, il y eut de tous temps une gêne, voire une animosité vis à vis de ces traditions. Bon an mal an les choses en étaient cependant restées là et jusque dans les années 1990 les salles de garde n'avaient pas fait l'objet d'une tentative organisée hostile de démantèlement physique (Prendergast, 1997). Ces trois dernières décennies malheureusement, notamment dans la capitale, l'administration à des échelons élevés planifie maintenant leur disparition, une à une, en commençant par *rendre impossible le maintien de leur mode traditionnel de fonctionnement par une fragmentation des éléments de la tradition, des incorporats culturels*,

par exemple en accolant géographiquement les *salles à manger des internes*, comme l'administration tente aujourd'hui à les nommer, aux *selfs* notamment, au lieu de préserver cette distance du reste de l'hôpital inhérente à leur tradition, ou en supprimant leurs cuisines, en se mêlant aujourd'hui de supprimer leurs fresques, pour terminer par leur élimination physique, architecturale. Les choses se passent typiquement à l'occasion d'un remplacement de directeur, à un moment propice comme un début de semestre. L'aspect pathétique de ces actions est que certains des décideurs croient sincèrement faire le bien de nos hôpitaux ou des individus en agissant de la sorte, souvent par incompréhension ou méconnaissance.

En effet, on ignore tous ces rôles évoqués ici, qu'ont joué et que jouent les salles de garde dans le compagnonnage, la formation, la fraternité médicale, la qualité proprement française de soin du malade de l'hôpital, la préservation de l'équilibre psychique de l'interne, et la place qu'elles ont dans notre richesse culturelle. A cause de cette méconnaissance, nous assistons, de fait, à la liquidation d'un patrimoine français. Nous ne pouvons rester inertes devant ce qui est le résultat d'un nouvel obscurantisme de notre temps.

Il est difficile de mieux résumer les choses que ne le font deux invités américains du Bal de l'Internat 1947, cités dans un compte rendu précieux de Géo London (*Le Bal des Barbares*), récit qui au passage objective bien la résilience et la capacité de rebond de nos traditions à l'époque, alors que le pays venait de traverser l'une de ses pires tragédies, accompagnée d'un des plus grands risques de déculturation de son histoire : *You bet, I would not have missed that night for anything. I would not have dreamed of such a gorgeous show. I wish we would have such things in the States.* Sur l'appréciation de l'internat et des salles de garde comme exceptionnel phénomène culturel français par des yeux étrangers, on peut étudier un certain nombre de travaux élaborés sur le sujet (Callen, 2003 ; Charnow, 2005 ; Rodhe, 2014), avec en particulier la thèse de Leonard Groopman en 1986 et la remarquable étude de l'historienne de la culture Lela Kerley en 2014.

Le lieu central des internes

Intérêt opérationnel pour l'administration

Une raison historique importante pour laquelle l'administration hospitalière avait séparé les bâtiments de l'internat du reste de l'hôpital, était de préserver suffisamment d'intimité au *logement* des internes, logement indispensable à une époque où beaucoup venaient de régions géographiquement éloignées. La salle de garde s'est alors retrouvée être en même temps le lieu unique où l'administration pouvait joindre tous les internes en même temps lorsqu'une circonstance particulière le nécessitait. En avril 1921, c'est à toutes les Salles de Garde de France qu'ont été envoyés les discours officiels hommages aux internes morts pour la France qui ont accompagné l'inauguration du monument de Paul Landowski à l'Hôtel Dieu.

De nos jours, ce besoin de l'administration de contacter en une seule fois tous les internes, voire de générer *entre eux* une communication ou une concertation, peut se retrouver lors de situations exceptionnelles, sanitaires ou sociales, comme lors de moments de grève par exemple. Malgré la prépondérance des moyens de communication électronique d'aujourd'hui, en cas de décisions à prendre ces modalités virtuelles ne remplaceront jamais des réunions en face à face entre les internes, au même endroit.

Une tradition de tous temps en bute à la contestation

souvent de l'extérieur, parfois de l'intérieur

Comme pour les *Fêtes de l'Ours du Haut-Vallespir* - récemment reconnues au Patrimoine Culturel Immatériel par l'Unesco -, comme pour les réunions intergénérationnelles ancestrales de l'Archipel des Tonga, comme pour les carnavals régionaux, comme pour toutes les traditions du monde en fait, la survie de celles-ci a toujours été suspendue à une forme de loyauté active de quelques-uns, peut-être plus émus du souvenir de leurs ancêtres, ou plus consciencieux, ou plus dynamiques, face à souvent une majorité d'indifférents, optimistes béats ou pessimistes désabusés, ou de moins respectueux, qui arguent parfois d'inconvénients théoriques au maintien de la tradition ou ne leur accordent tout simplement pas suffisamment d'importance pour souhaiter *contribuer en pratique* à les faire vivre. Les non actifs deviennent même parfois agressifs vis à vis des actifs, selon des ressorts psychologiques qu'il serait au-delà du sujet de ce manifeste de tenter d'expliciter.

Bernard Copel en 1932 : *Et cependant, disent les anciens, les salles de garde ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Il ne reste pas grand-chose de l'ancienne atmosphère de farce énorme et de libre fantaisie. Oui je sais bien, toutes les générations disent cela : « de mon temps on savait s'amuser… de mon temps… » Mais aujourd'hui je crois que les vieux ont raison. La jeune génération est triste, malgré des rires factices, triste comme peut l'être seulement une génération dont la puberté inquiète s'est éveillée au milieu de la tourmente.*

Un fossile après le Bal 1910 : *Nous n'avons eu cette année que trois cortèges. Je me souviens ; il y a quelques années, d'une discussion qui eut lieu au Comité du Bal et qui avait été rendue nécessaire par le nombre de cortèges annoncés ; nous pensâmes être obligés d'en limiter le nombre. Comme nous sommes loin de ce temps-là ! Jadis, toutes les salles de garde, même les plus petites, tenaient à l'honneur de faire un cortège, ou tout au moins une loge : il n'y avait pas jusqu'à Berck qui ne fit un cortège ; aujourd'hui il n'y a plus que les grandes salles de garde qui s'exécutent, et non parfois sans quelques tiraillements… et*

quelques opposants….. Il est grand temps de réagir, sinon il sera trop tard, et lorsque le Bal aura perdu tout intérêt, c'est un peu de notre cher Internat qui aura encore disparu.

Cet équilibre éternellement instable entre les peu nombreux serviteurs actifs de la tradition et les autres, a souvent failli être encore déplacé par certaines décisions administratives :

Séance du conseil de surveillance du 29 novembre 1928 : Fermeture de la salle de garde de Brévannes jusqu'à nouvel ordre (et sanction disciplinaire contre les internes), suite au chahut du 1 et 2 novembre : Entre 21h et 23h une dizaine d'internes environ ont barbouillé de rouge les deux lions de pierre qui ornent les escaliers d'accès ; puis ils se sont rendus dans le parc, porteurs d'instruments tranchants, et ont abattu un arbre… Ils ont pénétré dans la porcherie et ont libéré 25 porcs, au son de la trompe, continuant leur chasse et leur fanfare jusqu'à quatre heures du matin…

A la fin des années 1950, à la suite d'un *tonus vénitien* à la salle de garde de l'hôpital Foch, l'inondation consécutive à la reproduction de Venise en salle de garde entraîne sa fermeture.

Comme le relate le Dr Yves Cukierman sur le site du *Plaisir des Dieux*, en 1963 la presse admirative rapporte la réussite d'un greffe à un artéritique d'une jambe prélevée sur un mort. Le ministre Alain Peyrefitte veut faire radier les internes responsables du canular. Le directeur général de l'Assistance Publique viendra cette fois-ci au secours des internes. En 1964, le Dr S, devenu plus tard le Pr S., fut envoyé de la salle de garde de Laënnec pour voler le canon de Bicêtre (ci-dessous extrait de la fresque de Bicêtre de cette époque). Il accrocha le canon à sa voiture et fut arrêté par la police sur le périphérique. Après quelques explications, il put regagner Laënnec. En 1967, la salle de garde de Bicêtre toujours, avec la complicité du maire du Kremlin Bicêtre de l'époque et grâce à l'activisme astucieux et facétieux de notre collègue André Cohen de Lara, se porta acquéreur du Pont de Londres, arguant de l'origine anglaise Wincester de Bicêtre, promesse d'achat qui fut relatée dans les journaux…

Fresque Bicêtre 1967 (extrait)

Ne faut-il pas qu'une jeune et *remuante camaraderie* (Mondor) s'exprime, selon ses possibilités et celles de son époque ?

Aujourd'hui, alors que l'on déplore, dans un contexte d'interférences administratives délétères (cf ci-dessous), ce qui peut être vu comme une rupture partielle de transmission ou un déclin aggravé, qu'on pourra aussi appeler *évolution* car les traditions de la salle de garde évoluent malgré tout avec leur temps, nombre d'internes déclarent continuer à y venir pour l'espace de convivialité qu'elle offre, plus propice à l'échange entre médecins de spécialités et de générations différentes que ces selfs aseptisés. Quelques autres, souvent mis en avant dans les médias, jeunes internes qui n'ont pas encore *vécu* la tradition mais seulement *aperçu* des murs, voire étudiants en premier ou deuxième cycle qui ne sont même pas encore internes mais sont présentés comme tels, se voient goulument interrogés et mis en avant par les médias s'ils expriment être choqués ou indignés des murs entrevus.

L'éternelle lapidation

L'antique effort de dénonciation et de diabolisation – la stratégie de* fragmentation d'un ensemble culturel indissociable - *Frasques - et aujourd'hui fresques - comme « arguments » de la liquidation

Prenons garde que la société, à s'imposer de plus en plus aux médecins et même à la médecine, n'ajoute à vos prescriptions attentives et attendries, des ordonnances sans façon, et ne cherche, par des alignements injustes, à recruter des porteurs de livrée comptant sur leurs prosternations plus que sur leur science.

Henri Mondor, Discours en Sorbonne, à l'occasion du cent-cinquantenaire de l'internat des hôpitaux de Paris, vendredi 3 octobre 1952

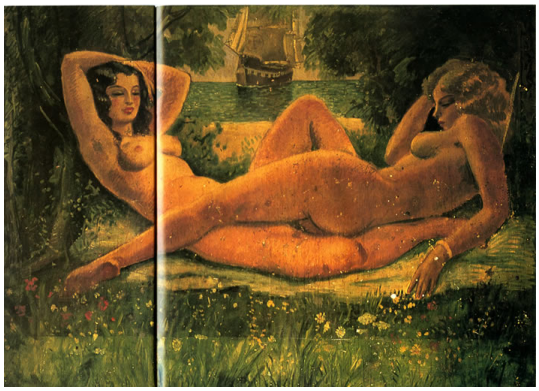
Le scandale puis la répression organisés par le Sénat romain contre les Bacchanales en 186 avant JC, les actions du Concile de Trente vis-à-vis de la Chapelle Sixtine après la mort de Michel-Ange, semblent devoir éternellement servir d'exemple.

Une des stratégies utilisées - inconsciemment certes le plus souvent - par certaines parties bienveillantes de la société pour rendre inopérante la salle de garde est la *fragmentation* des éléments de notre culture, chacun pris hors de son contexte : on s'attaque à la situation géographique de l'endroit, à l'équipe d'agents dédiés, aux fresques, en prétendant à chaque fois ne pas remettre en cause le principe général de l'existence des salles de garde. Le problème est que chacun de ces éléments est un maillon d'une chaine. L'un d'entre eux vient-il à manquer, c'est l'ensemble de l'édifice traditionnel qui s'arrête de fonctionner. Pour prendre l'exemple le plus récent de l'attaque sur les fresques, il n'y a pas de fresques renouvelées sans la vie de nos traditions, et sans ses fresques la salle de garde ne vit plus comme une salle de garde. Les fresques existent *par* la salle de garde et la salle de garde n'est plus sans ses fresques.

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

On songe aussi à l'attaque de triste mémoire contre Les Fleurs du Mal. Pour le procès de Baudelaire, Barbey d'Aurevilly qui monte à sa défense souligne justement que le ministère public du second empire avait *démantelé* l'ensemble du livre poétique, très ordonné, de l'auteur comme s'il s'agissait d'une simple compilation de poèmes épars *dans une habile et dangereuse énumération* (Barbey d'Aurevilly), certains poèmes extraits du contexte des autres acquérant alors une apparence d'autant plus choquante. C'est exactement la stratégie de *fragmentation* du ministère d'aujourd'hui en prétendant séparer les fresques de leur contexte, qui *est* la salle de garde. Proposons ici que si c'est bien le Mal de l'Humanité que rencontre l'interne pour la première fois de sa vie dans les chambres de l'hôpital et qu'il va ensuite côtoyer pendant quatre à cinq ans, les fresques sont en quelque sorte nos bien modestes *Fleurs du Mal*.



Fresque Cochin 1987 (extrait)

Le mystère qui continue à entourer notre tradition dans le public non médical a engendré des mythes, le plus souvent fruits d'exagérations irréfléchies masquant l'ignorance et l'incompréhension de la nature réelle du lieu. Dans l'imaginaire bien-pensant, la salle de garde a d'abord longtemps évoqué l'excès, le désordre, le scandale, l'opprobre, a priori inacceptables dans l'hôpital. Au XVIIè siècle, les frasques des compagnons-chirurgiens avaient déjà cours ; Cabanès (1917) raconte : *Malgré l'interdiction de recevoir aucune femme dans les chambres, « un garson apoticaire » du nom de Salé, s'étant enfermé avec trois filles,*

de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, fut chassé de l'Hôtel-Dieu, « pour n'y plus rentrer en quelque qualité que ce soit ».

Bien au-delà des sanctions ou des reprises en main affichées par l'administration des hôpitaux, lorsque l'on lit des commentateurs étrangers à nos traditions, des touches de voyeurisme jaloux ont en fait toujours existé et l'indignation extérieure devant des activités dites de « pornographie » ne date pas d'hier : le mardi 22 novembre 1887, le Journal *l'Intransigeant,* sous le titre *Une scène scandaleuse,* accusait déjà les salles de garde ainsi : « *L'administration de l'assistance publique vient d'être avisée de faits inouïs qui se passent journellement dans un des hôpitaux de Paris. Il y a quelques jours, les internes en médecine et en pharmacie de cet établissement avaient invité une quinzaine de filles du dehors à un punch servi dans la salle de garde. Après de copieuses libations, toute l'assistance se mit à hurler et à chanter des refrains obscènes qui arrivèrent jusque dans les salles des malades. Parmi ces derniers il y en avait qui étaient à l'agonie. Le directeur, prévenu, arriva juste au moment où l'orgie allait se terminer par une série de scènes pornographiques. Il y a trois jours, les mêmes internes ont organisé la nuit, un monôme aux flambeaux dans les cours de l'hôpital, avec accompagnement de chants et de cris. Les malades réveillés en sursaut, croyaient que le feu s'était déclaré dans l'établissement et il s'ensuivit une véritable confusion. Le directeur se serait contenté d'adresser quelques observations très mesurées, qui furent mal accueillies. La parole est à M. Peyron.* »

Tout se retrouve dans cet extrait de presse : la prise à témoin morale du lecteur vis-à-vis de traumatismes prétendument infligés aux malades et décrits avec emphase (« certains étaient à l'agonie … réveillés en sursaut.. croyaient que le feu… »), le ton critique sur la mollesse de l'administration et surtout en guise de conclusion la *sempiternelle invocation du Journaliste au Politique* (M. Peyron était à l'époque Directeur de l'Administration Générale de l'Assistance Publique) pour enfin agir et faire cesser ces scandales répétés. Le politique s'exécutera ou non selon sa sensibilité à cette pression médiatique. Les choses ont-elles changé ?

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

A propos des Bacchanales évoquées plus haut, le journal *Le Signal* en octobre 1897 ne s'y trompait pas quand il décrivait ce qui a été décrit comme sans doute le premier Bal ayant fait scandale (cité par *La Croix* du 21 octobre 1897) : « *Nous nous permettons seulement d'être tristes, profondément tristes, en pensant que, par la voie de la presse, partout, on dira que la jeunesse intelligente, cultivée de la France, organise des orgies qui évoquent les pires souvenirs des bacchanales de la Rome de la décadence. Nous sommes angoissés car nous n'avons aucun démenti à donner. Le fait est vrai. » La Croix*, elle, se demandait *si une telle école (école de médecine) ne devrait pas être fermée au nom de l'honneur de la France et du respect des malheureux*.

Les codes de morale et l'origine de la censure évoluent pourtant avec le temps. Ce qui choquait jadis choque moins, voire est valorisé de nos jours dans certains organes de presse. L'offuscation et la bigoterie proviennent aujourd'hui de parties de la société semblant opposées à celles du siècle précédent. Et pourtant… on est choqué, aussi sûrement qu'avant, mais d'autres épouvantails, parfois inverses des anciens. Une nouvelle paranoïa collective est apparue, guidée par notre médiarchie moderne. On a vu surgir des concepts nouveaux, venant d'approximations rapides qui ont d'autant plus de chances de susciter la réaction émue du public qu'elles utilisent les mots diabolisés de notre époque ; en parlant des salles de garde on oublie souvent maintenant les vieilles notions de *scandale*, on préfère lâcher désormais les termes *d'archaïsme*, *d'infantilisme*, évoquer les fameux *bizutages* (un type de cérémonie pouvant caractériser dans certains cercles l'initiation à certaines études, mais en aucun cas les troisièmes cycles des internes des hôpitaux qui sont concernés ici), plus récemment de *machisme* ou même de *pédophilie*, puis de *sexisme,* dernière invective en vogue, en ce moment souvent associée avec tellement d'à-propos à celle de *pornographie* qui revient en force ces temps-ci.

Les origines, la terminologie et les codes des mouvements anti-salles de garde sont donc en rénovation incessante, mais ils représentent toujours la même méconnaissance et dans certains cas aussi, osons le dire, une jalousie sociale aussi persistante que mal placée. En fait, les objections exprimées contre l'institution des salles de garde le sont le plus souvent, même

d'abord et avant tout, par des personnes qui n'y ont jamais mis les pieds. Parfois cependant elles sont aussi le fait de certains mêmes de nos jeunes collègues qui n'ont pas eu la chance de la compagnie d'anciens, qui souvent n'y sont pas restés car ne s'y étant pas retrouvés heureux, à cause par exemple de la malchance d'être tombés sur des responsables (*économes*) eux-mêmes moins bien dans leur peau à cette période, ou moins fins, le temps d'un ou deux semestres. Ces collègues malchanceux n'ont pas persisté et ont préféré alors oublier l'humanisme, la profondeur, le bienfait et la beauté du rite et ce qu'ils auraient pu en retirer eux-mêmes, consciemment ou non, pour s'en échapper et s'en tenir à une sustentation métabolique quotidienne dans des environnements moins exigeants, cafétérias ou selfs précédemment cités, ou cafés d'en face.

Rappelons à ce sujet que, comme pour l'Abbaye de Thélème, sans murs et conçue sur une participation de ses moines basée sur le libre arbitre - *fay ce que voudras* -, les portes des salles de garde sont ouvertes dans les deux sens, et que le jeune médecin a toujours été libre de participer ou non à la tradition dont il hérite. Socrate aurait dit : *des gens de bien vont diner chez des gens de bien sans être priés.*

Tout de même persiste cette image simplifiée déformée, présentée de façon acrobatique comme à la fois sulfureuse et ringarde, imposée par la plupart des médias du jour. Envisageons la vacuité des accusations à la mode ces trente dernières années par des observateurs *bien vertueux sans doute*, *puisqu'ils se disent parfois choqués* (Mondor) :

Archaïsme ? Certes, ces rites sont anciens et leurs sources le sont plus encore. Mais vouloir préserver des comportements humains filtrés à travers les siècles, qui ont été le ferment d'un esprit et d'une culture incomparables, ce n'est pas de l'archaïsme, c'est du respect, de la mémoire, du bon sens, de l'instinct de survie. En outre les traditions des salles de garde elles-mêmes se sont toujours adaptées à leur temps et continuent à le faire aujourd'hui, elles forment donc l'inverse d'un système archaïque. Citons par exemple la formidable adaptation des traditions et des amusements de salles de garde qui a accompagné la féminisation de la profession médicale, féminisation qui s'amplifia tout au long du XXè

siècle et qui se traduit en salle de garde par la féminisation prépondérante aujourd'hui du rôle *d'Econome* (interne donc plébiscité au début de chaque semestre pour régenter la salle de garde pendant six mois).

Infantilisme ? Certes, la fantaisie joyeuse, parfois débridée, inévitablement inégale sur le plan intellectuel, qui peut régner en salle de garde, représente certainement une sorte de compensation et de défoulement par rapport à la tension, au sérieux et au poids des heures passées dans les couloirs des services. Mais peut-on taxer d'infantilisme ces moments d'amusement volés, pour de jeunes médecins qui vivent la souffrance, la nudité, la mort des autres et surtout leur propre impuissance chaque jour, qui, par leur expérience unique, acquièrent souvent à vingt-cinq ans un regard plus mûr sur le sens de la vie que nombre de leurs ainés ou de leurs congénères d'autres métiers ? Ce retour régulier vers le groupe et la plaisanterie n'est-il pas plutôt à la fois la recherche et le signe salutaires d'un bon équilibre mental ?

Machisme ? *Sexisme* ? Certes, la médecine hospitalière comme d'autres corps de métier n'était jusqu'au début du siècle dernier pratiquée que par des hommes, et les comportements et bagatelles étaient souvent à l'avenant. Mais les temps ont changé, et si l'arrivée croissante de nos collègues féminines a clairement contribué à un raffinement des coutumes et des plaisanteries, elle ne les a sûrement pas fait disparaître, elle les a même souvent transcendées. En fait nos collègues femmes sont souvent les participantes les plus impliquées, généreuses et incisives de notre communauté ces dernières décennies. Va-t-on accuser de machisme des traditions qui sont aujourd'hui celles d'une communauté faite d'une majorité de femmes ? D'ailleurs, ce terme français favori des années 1990 et 2000 tend à laisser la place depuis les années 2010 au moins précis et plus directement américain *sexisme*. Il y a là une approximation qui ne se nourrit que de sa plausibilité apparente, aussi facile et superficielle qu'elle est inexacte et calomnieuse.

Pornographie ? « Banalisation de la culture du viol » ?! (*Le Quotidien du Médecin*, 3 mars 2023...) Alors soyons précis. Au viol de qui par qui ? C'est probablement l'accusation la

plus inacceptable et la plus perverse car la plus plausible pour des regards extérieurs ou profanes d'aujourd'hui, à cause des *fuites* croissantes d'extraits prudemment sélectionnés de fresques de salle de garde vers la sphère publique par le truchement des téléphones modernes et du climat de sensationnalisme toujours croissant des médias d'aujourd'hui. L'assimilation à de la pornographie de dessins scatologiques grotesques, de sexes le plus souvent irréalistes et aberrants présents sur les fresques, relève soit d'une perte du sens des mots (*l'obscénité* qui peut caractériser certaines fresques n'a rien à voir avec de la pornographie), soit d'une malhonnêteté intellectuelle. La Tradition et ses fresques ne sont pas et n'ont jamais été *pornographiques*, ni érotiques d'ailleurs, au sens de la stimulation du désir sexuel (Midi Libre, 2023). De quel tourment faut-il souffrir, de quelle vision biaisée, partiale, pour voir dans la parodie, l'extravagance, les représentations quasi-oniriques ou burlesques de transformations corporelles, données habituelles de la tradition de ces fresques, des invitations pornographiques de qui que ce soit au viol de qui que soit d'autre ? C'est probablement d'ailleurs plutôt l'inverse, les dessins aux murs étant par leur extravagance irréaliste souvent plus anaphrodisiaques qu'autre chose. La confusion grossière entre *représentation de l'amour* - même caricaturale, absurde, déformée, foutraque ou drôle - et *élicitation du désir* est-elle pure ignorance ou perfidie ?

Dans le langage public pourtant, comme l'exprime Ringanadépoullé (2019), *l'intimité dévoilée sur la scène publique et les controverses médiatiques ont rendu le grotesque pornographique, la transgression dangereuse, l'outrance outrageuse et le libidineux harcelant.*

De plus les fresques sont avant tout des *portraits* de groupe, composés des patrons souvent, et de certains membres de la salle de garde du semestre pendant laquelle la fresque a été peinte, et ce sont bien les caricatures réalistes des *visages* qui sont travaillées avec le plus de soin dans l'immense majorité des fresques, pour que ces caricatures soient justement reconnaissables, bien plus que les *corps* eux-mêmes, l'essence même de la fresque étant d'être une parodie mettant en scène certaines personnes ciblées (souvent nos chefs donc), dans des postures censées représenter avec humour ou dérision la personnalité caricaturée. M. Christian

Hottin, Conservateur du Patrimoine de la Mission Ethnologie du Ministère de la Culture en 2003, a réalisé à ce sujet une description et une analyse soigneuses - particulièrement intéressantes en ce que son travail fait partie des quelques-uns qui ne viennent pas d'anciens internes eux-mêmes - du principe de confection des fresques, de leur rôle d'identification des personnes représentées et de l'époque à laquelle elles ont été peintes, et plus généralement de leur fonction d'identification culturelle de la communauté des internes des hôpitaux français. Quand on envisage les conséquences antisociales terrifiantes, en termes d'asexualisation des relations humaines réelles, de la diffusion mondiale et criminelle de la pornographie véritable, ces accusations fausses, aussi malfaisantes qu'indémontrables, sont en fait insultantes, voire diffamantes pour toute personne qui a réellement vécu la bénignité des salles de garde.

Enfin, certaines constructions intellectuelles contemporaines à propos des fresques de salle de garde se concentrent, en s'en désolant, sur le fait que ce soit les phallus qui aient souvent un rôle actif sur les murs, par rapport à d'autres régions corporelles plus passives (situation anatomique que l'on préfère appeler ici ou là aujourd'hui *masculinité toxique* ou *primat du phallique*). Peut-être répugnent-ils au fait, finalement, que l'Amour et *la relation humaine* (et non justement le plaisir) soient tout simplement dépeints, quelles que soient en fait les bizarreries et extravagances de ces représentations ? L'Amour, médecin des humains (Aristophane), assurance de l'immortalité (Diotime/Platon), est pourtant bien l'union des contraires (Eryximaque) et la morphologie de base et le fonctionnement de nos organes n'ont pas été inventés par les artistes et concepteurs des fresques de salles de garde.

Pourquoi représenter des corps, questionnera la pudibonderie accusatrice ? parce que cela est plus accessible que de représenter des âmes. C'est d'ailleurs ce que les artistes ont fait en tous temps. Dans *Le Banquet*, Diotime répondra aussi que vivre pour contempler cette beauté, ou ces tentatives de beauté, est la seule vie digne d'être vécue. Après, le bel Alcibiade déguisé de couronnes, entouré d'amis et d'une joueuse de flûte, se choisira lui-même, tel un économe, comme Roi du festin et entrainera tout son monde en demandant que l'on boive à pleines coupes, non sans avoir précisé à Eryximaque : *un médecin, vaut à lui seul beaucoup d'autres hommes*. La griserie générée à plus d'un titre peut effectivement aboutir à des

comportements sonores ou picturaux excessifs, voire débordants ou extravagants. *Tout s'emplit de tumulte ; les convives n'obéirent plus à aucune règle.* L'homme aspire à l'immortalité et veut se survivre à lui-même. Pour encore célébrer Platon ici, certains des élèves les plus assidus des salles de garde s'élèveront plus tard *de l'amour des corps à celui des âmes, puis à l'amour des sciences*. La Salle de Garde, étape structurante du parcours de l'âme du jeune médecin.

Au bout du compte, malgré tous les excès de façade c'est bien justement la tempérance de la plupart des internes qui s'avère invincible. Pour reprendre les termes si justes de Bernard Copel : *On étonnerait les gens en leur disant que la salle de garde est l'endroit le plus bourgeois du monde encore qu'il reste le dernier refuge d'une gaieté dans la parfaite tradition de la jeunesse française, une gaieté certes bruyante et rabelaisienne, mais saine et propre, sans rien de trouble ni de faisandé, un lieu où la muflerie … n'a que faire. Les fresques et les peintures de la salle de garde sont les choses les plus inoffensives du monde. Il en est de même des conversations.*

Atteinte à la dignité humaine ?

A l'heure où tant de perversité dégouline sans entrave de l'action de certaines puissances dominantes, de certains réseaux anti-sociaux ou de certains médias, aller chercher jusqu'aux salles de garde des hôpitaux pour les accuser de représenter *un agissement à connotation sexuelle, subi par une personne et ayant pour objet ou pour effet de porter atteinte à sa dignité ou de créer un environnement intimidant, hostile, dégradant*, *humiliant ou offensant* (INSTRUCTION N° DGOS/RH3/2022/272 du 17 janvier 2023), outre le jargon typique de la technocratie docile d'aujourd'hui, reflète au moins une inculture du sujet, potentiellement doublée d'une diabolique perfidie. A nouveau, comment faut-il expliquer qu'une salle de garde sans fresque ne serait plus une salle de garde, que les délires anatomiques à la fois drôles et fantasmés présents sur les murs jouent au contraire un rôle probablement protecteur en fait vis à vis de troubles d'ordre sexuel, que la fresque représente une forme de *journal de bord* pictural, dérivatif, onirique, humoristique, fantasmatique, bien plus sain et nécessaire pour l'esprit combattant l'exposition quotidienne à la navrante fragilité

de notre pauvre humanité, que ne le serait l'atrocité froide de murs blancs, qui elle au contraire pourrait effectivement s'avérer *intimidante* ou *hostile* ?

Mais qui porte les accusations d'atteinte à la dignité humaine, de pornographie, d'invitation au viol et souhaite repeindre en blanc les fresques de salles de garde ? pas les internes et les anciens internes en tous cas dans leur immense majorité, en tous cas pas ceux qui *vivent* ou *ont vécu* au quotidien la salle de garde et ne se sont pas arrêtés à leur première surprise ou stupeur lors de la découverte du caractère parfois à première vue provoquant ou choquant de l'endroit, ou à leur première déception devant un économe qu'ils n'ont pas apprécié. Les internes ont toujours bien plus servi la Salle de Garde qu'ils ne s'en sont servi, et n'ont jamais violé qui que ce soit.

Fresque Salpétrière 1993, Aragua (Dominique Vidal) - L'économe soignant les patrons

Fresque toujours présente aujourd'hui

Bizutage ? Là encore, l'inculture et l'approximation font confondre la forme et le fond. Certes, pour des éléments extérieurs, certaines apparences du folklore des salles de garde peuvent être trompeuses. Mais les internes ne sont pas des étudiants sortant du baccalauréat. Ils ont déjà traversé avec succès toutes les épreuves de leurs deux premiers cycles d'études, ils sont déjà des acteurs de la médecine, des professionnels, apprentis certes mais responsables de salles entières de malades et de la tenue de l'hôpital la nuit, entourés par des fossiles de tous âges, et qui ont justement *passé* la partie purement scolaire de leur formation. Ils sont maintenant partie intégrante d'une tradition de vie, de communication et de comportement qui n'a plus aucun rapport avec les rares pratiques de bizutage de certains de leurs jeunes cadets entrant à l'université, jeunes étudiants que l'on appelle, eux, *carabins*.

Aucun de ces concepts aujourd'hui médiatiquement corrects ne résiste à l'examen objectif de ce que sont et de ce que font réellement au jeune médecin masculin ou féminin les salles de garde, pour qui les connaît vraiment. Pourtant, il est vrai que de tous temps les salles de garde ont été le siège occasionnel de ce que l'administration a pu appeler des « débordements », comme le rappellent quelques exemples ci-dessus. Mais doit-on supprimer la tradition d'un dîner de famille parce qu'il peut y avoir des désaccords ou des tensions ? les animaux domestiques parce qu'il y a des cas de maltraitance ? Les acrobaties du cirque parce qu'il peut y avoir des accidents ? Le sport parce qu'il peut y avoir de la tricherie ? La politique parce qu'il peut y avoir de la corruption ? Faire artificiellement mourir une *culture traditionnelle* parce qu'il a pu lui arriver d'être parfois mal appliquée ou dénaturée, ou parce que l'on ne la comprend pas, c'est tout de même bien une forme de meurtre de notre propre humanité.

Le Culturocide

***Les faits actuels - un* acte de la foi *de notre temps – une mutilation de l'esprit médical français – l'effort insidieux de suppression des salles de garde ou, plus diaboliquement, de leur* possibilité de fonctionnement**

Salle de garde de médecine, bon-enfant, sans arrière-pensée, sans hypocrisie, sans contrainte, riche d'intelligence, de substance, riche, malgré les apparences, de générosité et de cœur ; qui, même devant ce qu'elle admire, veut conserver son droit à l'ironie : qui vit, vibre, déteste, s'amuse, ronchonne, mais se donne ! Salle de garde qui forge des liens, qui fond ensemble tous ses membres, car, la beauté d'un métier, c'est d'unir les hommes.

André Soubiran, 1948, Chansonnier du Cinquantenaire de l'Internat des Hôpitaux de Lille – Faculté de l'Etat

Pour pouvoir actionner ses mécanismes traditionnels et exercer son rôle, une salle de garde a besoin de quelques ingrédients minimaux, qui étaient toujours restés réunis jusqu'aux années 1990 : un *espace physique suffisamment séparé* du reste des bâtiments hospitaliers, une *petite équipe d'agents hospitaliers dédiés*, des *murs - journal de bord* sur lesquels ils peuvent librement dessiner, faire dessiner ou écrire, et la *présence occasionnelle de quelques anciens* pour accompagner les internes, pour la transmission, ce dernier point n'étant pas le plus simple à l'époque moderne.

La *fragmentation culturelle* est à l'œuvre. Pour parler de la capitale parisienne, dans les hôpitaux de l'Hôtel Dieu, Cochin, Necker, Henri Mondor, Albert Chenevier, on a corrompu la géographie constitutive de l'endroit : des salles de garde historiques se sont vues « déplacées » vers des salles à manger ou des cafétérias impersonnelles démesurées, où leurs traditions et leur rôle ne peuvent être maintenus. Elles se voient donc de fait rayées du fonctionnement de nos hôpitaux : à l'Hôtel Dieu, la salle de garde qui datait de la reconstruction de l'hôpital après la Commune de 1871 a été purement et simplement fermée,

et la direction a imposé en échange une salle de restauration en préfabriqué sans cuisine, avec télévision et micro-ondes (ressemblant à s'y méprendre aux pathétiques *Common Rooms* précédemment mentionnées de certains hôpitaux anglo-saxons). Dans les projets à la Pitié Salpêtrière, il est depuis longtemps question de démanteler les quatre salles de garde de médecine et de pharmacie pour à terme les regrouper en un seul self de « restauration ».

Les agents dédiés : quels que que soient les lieux géographiques, des mesures de gestion économique se trouvent justifier *d'empêcher la tradition*. En 2002, pour des économies de personnels les premiers distributeurs de repas du soir sont apparus dans certaines salles de garde. En 2014, la salle de garde d'Antoine Béclère a été « relocalisée » avec au passage suppression de sa cuisine et distribution de plateaux repas. Dans l'organisation de Saint-Louis aujourd'hui, les internes se lèvent de table avec des barquettes en polystyrène pour aller se servir à un meuble chauffant, comme dans un buffet. A Necker ou à Tenon, ils vont chercher des plateaux au self voisin. Mais on leur souhaite bon appétit, heureusement.

Aucune application, aucune *vie* de la tradition n'est possible dans ces conditions qui ont permis à l'administration de sécuriser la quasi-suppression des agents cuisiniers anciennement affectés à la salle de garde, éléments hautement affectifs et parties intrinsèques du *fonctionnement* de la tradition. Sans la *Mère Girard* de Claretie, *cuisinière de ce mess d'étudiants*, une salle de garde n'est plus une salle de garde. Comment le faire comprendre ?

Les fresques : en 2005, à l'occasion de la présence de journalistes dans l'hôpital, le Directeur fait recouvrir la fresque de la salle de garde de Saint-Vincent de Paul de peinture blanche (cet hôpital fermera d'ailleurs en 2011). La direction fait repeindre les murs à Albert Chenevier en 2015.

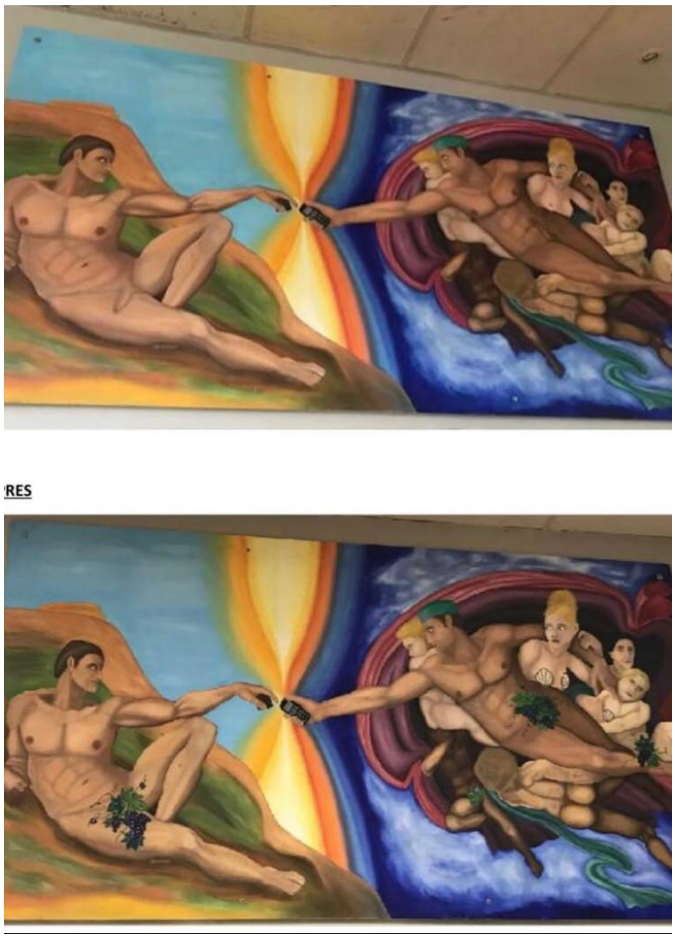
Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

Tenon 2023, nouveau type de fresque

On déplore la fermeture pure et simple de nombreux autres internats à travers divers hôpitaux de toute la France. Il s'agit d'un bombardement, régulier, fait de frappes pensées comme chirurgicales, réalisées une par une comme il a été dit au moment des changements de directeur ou aux débuts de semestres quand les nouveaux internes du semestre qui commence n'ont pas encore pris leurs marques, sans souci des dommages collatéraux de ces amputations de vécu, notamment en termes de santé psychique et d'amour de son lieu de travail. Ces frappes affecteront la formation spirituelle du jeune médecin et la vie de l'hôpital.

Récemment, à la suite des pressions inlassables de certaines associations qui forment notre hiérarchie ecclésiastique du jour, une instruction de la DGOS a abouti à la transformation ci-dessous d'une fresque de Toulouse. L'impression donnée du retour cinq siècles en arrière jusqu'au décret du Concile de Trente est saisissant, *Il Braghettone* s'étant exécuté à la demande d'un puissant, Charles Borromée, dans le contexte des nouvelles pressions de l'Eglise. Le dérisoire de ces modifications se passe de commentaires.



Modification récente de la fresque de Toulouse
(Montage photo *Tristam Diquatrostagno*)

Pourquoi un tel comportement de l'administration hospitalière, pourquoi une telle agressivité, une telle incompréhension de la part d'associations à la mode, promues par les médias? ne voir ces usages que par un seul trou d'une lorgnette mal informée et vouloir transformer nos salles de garde en simples lieux de sustentation alimentaire, relève non seulement d'une ignorance vis-à-vis de la fonction réelle et du patrimoine de nos traditions, mais aussi, nous pouvons le craindre, d'un programme plus ou moins conscient chez certains, dessein mortifère, destiné à laminer ce qui a été trop souvent regardé et envié de façon si erronée comme un incontrôlable « lieu de pouvoir » médical. Les médecins de l'hôpital public sont pourtant comme tout un chacun, comme les autres fonctionnaires : ils visent la

bienveillance, n'en veulent à personne, veulent pratiquer leur métier de la meilleure manière possible et réussir leur carrière.

Dans le contexte si économique de notre monde occidental moderne, où le nettoyage de la mémoire du passé et de la racine culturelle est l'une des conditions du coût optimisé, les administrations sous des pressions financières croissantes se trouvent souvent dans l'inconfort lorsqu'il s'agit de justifier ces espaces de compagnonnage et de liberté créative si singuliers dont elles ne comprennent pas le sens (Gori et Del Volgo, 2009).

L'autodafé est là, un suicide/assassinat culturel est en marche en France. Un *culturocide* dont les auteurs bien intentionnés (« bon appétit ») n'ont pas conscience des ramifications ou des conséquences à moyen et long terme : c'est tout autant l'ouverture d'esprit, l'amour du métier et le bien-être à l'hôpital, le sens du respect et la créativité chez les jeunes médecins que la qualité du soin prodigué à l'hôpital qui sont et seront touchés. Il est en fait probable qu'une partie du malaise hospitalier français d'aujourd'hui, notamment chez les jeunes médecins, vienne de la répression progressive et de l'écrasement du génie de cette tradition séculaire.

En déboulonnant ce lieu on élimine ce qui relève d'un patrimoine parfois matériel et toujours moral et oral, immatériel selon les termes de l'UNESCO. Abattre la salle de garde, c'est abattre l'ensemble des pratiques rituelles qui relèvent de l'exception culturelle : nulle part ailleurs qu'en France, répétons-le, n'existent un tel lieu et de telles traditions.

En s'attaquant à ces coutumes, en affectant de ne pas comprendre qu'une salle de garde est autre chose qu'un simple réfectoire d'internes, qu'une fresque traditionnelle, où se cultivent avant tout l'humour, la grivoiserie et la caricature, n'a *rien à voir* avec un dessin érotique ou pornographique, on ne s'attaque pas à un rite dépassé, puéril ou sexiste, mais à une des conditions de l'humanisme et de l'amour du métier dans la pratique hospitalière française.

Demande de Sauvegarde et de Reconnaissance des traditions de salles de garde comme Patrimoine Culturel Immatériel

Plan de Sauvegarde - Protection de certaines des fresques au titre des Monuments Historiques, par la Direction Générale des Patrimoines et de l'Architecture (DGPA) du Ministère de la Culture - Intercession au niveau de l'Unesco pour obtenir les reconnaissances internationales analogues.

Le génie des rites de la Salle de Garde pourrait être évoqué par les mots d'Alcibiade comparant Socrate aux Silènes : *grossiers d'apparence, ils renferment un sens divin.*

L'histoire des civilisations humaines est faite de périodes de chute et de redressement, d'aveuglement et de lumière, de destruction et de construction, parfois de décadence et de disparition, parfois de renaissance. Notre époque actuelle en occident, caractérisée par la contagion de l'esprit de *déboulonnage*, *d'effacement* et de *table rase,* est incertaine. Les Salles de Garde et le patrimoine national qu'elles représentent souffrent donc aujourd'hui de brèches à leur confidentialité, de la méconnaissance du public, voire du mystère qui les entoure avec l'incompréhension et les exagérations associées. Les jeunes internes eux-mêmes sont souvent trop intimidés par les raccourcis du mégaphone médiatique, ou trop surmenés, pour penser leurs propres conditions d'apprentissage et d'exercice, imaginant seulement avoir besoin d'une *salle de détente*. Les *fossiles*, maintenant éloignés de cette époque de leur vie ou submergés par d'autres pressions, n'accompagnent plus assez leurs internes en salle de garde et n'ont donc parfois pas pu ou pas su *transmettre* de quoi assurer une saine continuité, tout en ayant une confiance parfois erronée en la capacité de ceux qui les suivent à réaliser la valeur profonde du rite dont ils héritent, et à le défendre. Il faut prendre des mesures pérennes pour *encourager - et non décourager - la transmission* et faire cesser cette hémorragie culturelle.

Il ne s'agit pas de s'arc-bouter à des rites gravés dans le marbre et désuets, ceux-ci ont de fait toujours évolué avec leur époque et continueront. Il s'agit bien de ne pas empêcher et

même d'encourager la transmission, pour que puisse continuer l'adaptation de nos traditions à leur temps et aux nouveaux groupes sociaux qui en reçoivent le leg. Nous devons préserver ce patrimoine exceptionnel pour les futures générations car il est la représentation vivante du Compagnonnage qu'est l'internat et fait partie intégrante d'un système unique au monde de formation et de gestion psychique de la difficulté d'apprentissage du métier. À une époque où les coutumes menacées propres à chaque civilisation sont protégées de haute lutte par certaines interventions de l'UNESCO, la reconnaissance du mode de fonctionnement des salles de garde comme *Patrimoine Culturel Immatériel* et de certains lieux physiques abritant les Salles de Garde et de certaines fresques historiques aux *Monuments Historiques* et comme *Patrimoine Mondial,* sera une garantie précieuse pour la préservation de notre mode d'éducation et d'exercice hospitalier, et d'une brillante culture singulière dans le monde, ferment de l'identité médicale de notre pays.

Pour *Le Plaisir des Dieux*

Professeur Jean-Michel Gracies

Président-Fondateur

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

Quelques Références

Bien des fois les salles de garde ont eu à subir l'épreuve aléatoire des descriptions romancées, et quelques-unes de ces réunions ont laissé à des invités de marque, le souvenir d'un foyer intellectuel influent, où l'amour de la liberté, de l'indépendance, de la culture générale et de l'esprit critique, entretiendrait de frémissantes célébrations.

Henri Mondor, vendredi 3 octobre 1952, Discours en Sorbonne,
à l'occasion du cent-cinquantenaire de l'internat des hôpitaux de Paris

- **Association des Anciens Internes des Hôpitaux de Paris (AIHP), 2013.** *Les internes racontent .. la salle de garde. Soixante-dix ans de souvenirs hospitaliers*. Sous la direction de Jean-Pierre Brunet. Les Editions de l'AIHP, 349 p.

- **Anonyme, 1931.** Chansons de Salles de Gardes, Ed. du Scorpion, Amsterdam, 288 p

- **Anonyme, 1985.** *Cartes de Bal de l'Internat en Médecine et Chirurgie des Hôpitaux de Paris*, CBUF, Grenoble, 46 p

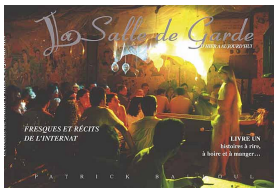
- **Anonyme 1991,** Le bréviaire des carabins, SIMEP, Masson, Paris, 334 p.

- **Aristophane, 392 Av JC.** *L'Assemblée des femmes* – Tome V. Traduction Hilaire Van Daele, texte établi par Victor Coulon. Paris, Les Belles Lettres, Ed. 1930, p.14-70

- **Association Amicales des Etudiants en Médecine de Strasbourg, 1981.** Le Bréviaire du carabin, Strasbourg, AAEMS, 619 p.

- **Baillat, Sylvie, 2003.** Les Fresques de salles de garde ou le « Plaisir des yeux », Thèse de doctorat en médecine, Université de Reims Champagne-Ardenne.

- **Bakhtine Mikhaïl, 1970.** L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance, Paris, Gallimard, 1970, 471 p



- **Balloul, Patrick, 1993**. *La Salle de Garde ou le Plaisir des dieux*, Tome 1, Urugne, édition de Loya, 1993, 156 p

- **Balloul, Patrick**, **1994**. *La Salle de Garde ou le Plaisir des Dieux*, Tome II Editions de l'Atre, Paris

- **Balloul, Patrick**, **2005**. *La Salle de garde d'hier à aujourd'hui* – Livre 1 - Editions de l'Atre, Paris

- **Balloul, Patrick**, **2006**. *La Salle de garde d'hier à aujourd'hui* – Livre 2 - Editions de l'Atre, Paris

- **Baudelaire, Charles, 1857.** *Les Fleurs du Mal.*

- **Becker Colette, 2011.** *À propos de la genèse de Sœur Philomène*. In: Cahiers Edmond et Jules de Goncourt n°18, 2011. Sœur Philomène - Autour du japonisme, sous la direction de Jean-Louis Cabanès, Pamela Warner et Vérane Partensky. pp. 11-23. DOI : https://doi.org/10.3406/cejdg.2011.1048 - www.persee.fr/doc/cejdg_1243-8170_2011_num_1_18_1048

- **Bistaque Charles, 1987.** *Fresques de salles de garde.* Penthouse, 24 janvier 1987

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

- **Bourget, Paul, 1891.** *Physiologie de l'amour moderne*. Fragments posthumes d'un ouvrage de Claude Larcher / recueillis et publiés par Paul Bourget, http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb301465575 - ark:/12148/bpt6k69202m

- **Bourget, Paul, 1900.** *Drames de famille : l'échéance, le luxe des autres cœurs d'enfants*. Paris : Plon-Nourrit et Cie

- **Cabanès Augustin, 1917**. *La "Salle de garde" : histoire anecdotique des salles de garde des hôpitaux de Paris Adresse permanente : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97826272 - Paris, Montagu, 174 p*

- **Callen, Anthea, 2003.** *Doubles and Desire: Anatomies of Masculinity in the Later Nineteenth Century.* Art History 26, N°5, November 2003: 669-99

- **Charnow, Sally Debra, 2005.** *The Politics of Preventive Censorship*. *In* Theater, Politics and Markets in Fin de Siècle Paris. New York: Palgrave MacMillan

- **Chast, François, 1999.** *Internat en Pharmacie, Paris-Ile de France. Histoire, faits et anecdotes. Annuaire 1815-1998*. Textes réunis par François Chast, Paris, Association des Anciens Internes et Internes en Pharmacie des Hôpitaux de Paris, 1999

- **Chaussinand-Nogaret Guy, 1991.** Histoire des élites en France du XVIe au XXe siècle : l'honneur, le mérite, l'argent, Tallandier, Paris, 478 p

- **Claretie, Jules, 1881.** *Amours d'un interne.* Paris : Fayard frères Eds. https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k66183f.pdf

- **Clin, Marie-Véronique, 1999.** *De l'École de Chirurgie à l'École de Médecine.* Universités et grandes écoles à Paris, Les palais de la Science. Paris : AAVP

- **Comte Louis, Pourésy Emile, 1935.** *Le journaliste au service de la moralité publique*. Saint-Antoine-de-Breuilh : Relèvement social, p. 171

- **Copel, Bernard, 1932.** *L'interne.* L'association médicale novembre 1932, organe de l'Association médicale mutuelle de la Seine et de la Seine et Oise : http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32705609t ISSN 2400-4995 (https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32705609t/date) ark:/12148/cb32705609t Source : Bibliothèque nationale de France

- **Cupa, D., Riazuelo, H., Romo. L. et al (2014).** *La santé psychique des étudiants.* Montrouge, France : EDP Sciences

- **Dardenne-Bernard Edmond** dit Courtepaille, **1913**. *Anthologie hospitalière et latinesque.*

- **Darmon, Pierre, 1988.** *La vie quotidienne du médecin parisien en 1900.* Paris, Hachette

- **Daudet Léon, 1894**. *Les Morticoles.* G. Charpentier et E. Fasquelle Eds, Paris. http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb303029225; in-18 - ark:/12148/bpt6k64582q - 358 p.

- **Dubout, Albert, 1971**. *Chansons des Salles de Garde*, Editions *Lodi 2002, Paris*

- **Duhamel, Georges, 1926.** *La Pierre d'Horeb*, Mercure de France, Paris, 1926 (OCLC 2004232), rééd. 1974.

- **Durand-Farel, Raymond, 1903.** *L'Internat en médecine et en chirurgie des hôpitaux et hospices civils de Paris*, Centenaire de l'Internat 1802-1902, Paris, G. Steinheil, 286 p

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

- **Faure Olivier, 2002.** *Naissance et consolidation de l'internat au XIXe siècle*, in Ordre et désordre à l'hôpital. L'internat en médecine (1802-2002), Paris, Musée de l'Assistance Publique, Hôpitaux de Paris, p 138.

- **Favereau, Eric, 2010.** *Hôpital : Fesses en fresques*. Libération, 24 novembre 2010, p. 30-31

- **Felter-Kerley, Lela, 2010**. *The Art of Posing Nude: Models, Moralists, Artists and the 1893 Bal des Quat'z-Arts.* French Historical Studies 33, N01, Winter 2010: 69-97

- **Fossard, Jacques, 1981.** Histoire polymorphe de l'Internat en médecine et chirurgie des hôpitaux et hospices civils de Paris, 2 tomes, Grenoble, CPBF, 1981, 167 p et 141 p

- **Fossard, Jacques, 1984.** Le Musée imaginaire de l'Internat en Médecine et Chirurgie des hôpitaux et hospices civils de Paris, 2 tomes, Grenoble, CPBF, 1984.

- **Freud, Sigmund, 1929**. *Le Malaise dans la culture*. Traduit par Cotet, P., Lainé, R., Stute-Cadiot, J. & André, J. Paris : Puf, 1995, 8e, édition, 2015

- **De Gastines Clotilde, Navarre Jean-Philippe, 2009**. *Requiem pour une salle de garde*. Documentaire France Culture *Sur les Docks*, France Culture, lundi 12 octobre 2009

- **Godeau Emmanuelle, 2007**. *L'Esprit de corps. Sexe et mort dans la formation des étudiants en médecine*, Paris, éd. de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 2007, 301 p.

- **Godeau Emmanuelle, 2009**. *Les fresques de salle de garde* - Sociétés & Représentations 2009/2 (n° 28), pages 13 à 30 - https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=SR_028_0013

- **Godeau Emmanuelle**, **2011**. *Les manières de salle de garde, un patrimoine menacé*, In Situ [En ligne], 17 | 2011, mis en ligne le 05 décembre 2011, consulté le 27 janvier 2023. URL : http://journals.openedition.org/insitu/971 ; DOI : https://doi.org/10.4000/insitu.971

- **Goncourt Edmond de (1822-1896). Goncourt, Jules de (1830-1870**), **1861**. *Sœur Philomène*. Paris : A Bourdilliat et Cie

- **Goncourt Edmond de (1822-1896). Goncourt, Jules de (1830-1870**), **1896**. *Journal des Goncourt*. G. Charpentier et E. Fasquelle (Paris) - 1851-1896 http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34163155m Identifiant : ark:/12148/bpt6k2026664 - Source : Bibliothèque nationale de France

- **Gori, R., Del Volgo, M.-J. 2009.** *De la société de la norme à une conception managériale du soin*, Connexions, n° 91, p. 123-147. doi : 10.3917/cnx.091.0123 - url : https ://www.cairn.info/revue-connexions-2009-1-page-123.htm

- **Greenhalgh, Paul, 1988.** *Ephemeral vistas: The Expositions Universelles; Great exhibitions, and World's Fairs, 1851-1939.* Manchester, Manchester University Press

- **Groopman, Leonard Charles, 1986.** *The Internat des Hôpitaux de Paris: the shaping and transformation of the French Medical Elite, 1802-1914.* Thèse, Harvard University, History Department (University Microfilms International, 300 N Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106)

- **Guénolé, Pierre, 1904.** *L'Etrange passion : la flagellation dans les mœurs d'aujourd'hui*. Paris, Office Central de la Librairie. P. 160-162

- **Guinaud, Marianne, 2006.** Evaluation du burn out chez les internes de médecines générale et études des facteurs associés, Thèse de doctorat en médecine ; Université Paris XII-Créteil.

- **Henry, Stuart, 1896.** *Paris, Days and Evenings.* Philadelphia, JB Lippincott, 291

- **Henry-André (Taupin), 1910.** La Chronique médicale, n°17 : revue bi-mensuelle de médecine historique, littéraire & anecdotique ; Paris : Bibliothèque interuniversitaire de santé (Paris) - Biusante-callnumber 130381, 1910, n° 17 - ark:/13960/t8dg38r58

- **Henry-André (Taupin), 1913.** La Chronique médicale, n°17 : revue bi-mensuelle de médecine historique, littéraire & anecdotique ; Paris : Bibliothèque interuniversitaire de santé (Paris) - Biusante-callnumber 130381, 1910, n° 17 - ark:/13960/t8dg38r58

- **Héraud Guy, Marie, Lucien, 1952.** *Histoire d'une institution : l'internat des hôpitaux de Paris.* Thèse pour le Doctorat d'Etat en Médecine, Faculté de Médecine de Paris.

- **Hippocrate / Littré, Émile (trad.).** Oeuvres complètes / Littré vol. 1 - Paris : J.-B. Baillière, 1839.BIU Santé (Paris) https://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?34859x01

- **Hottin, Christian, 1999.** *Les commandes de peinture* et *Les collections de buste*. Universités et Grandes Ecoles à Paris, Les Palais de la Science, Paris, AAVP, p. 59-67 et 68-74

- **Hottin, Christian, 2000.** *80 ans de la vie d'un monument aux morts, Le monument aux morts de l'Ecole Normale Supérieure*. Labyrinthe, n°5, hiver 2000, p. 61-79

- **Hottin, Christian, 2001.** *Quand la Sorbonne était peinte*. Paris, Maisonneuve et Larose, 303 p

- **Hottin, Christian, 2003.** *Fresques des salles de garde des hôpitaux parisiens – artistes et médecins, médecins artistes*. Labyrinthe, n°14, hiver 2002-2003, p. 75-100

- **Hottin Christian, 2011**. *Fresques des salles de garde*, In Situ [En ligne], 17 | 2011, mis en ligne le 22 juin 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/insitu/955 ; DOI : 10.4000/insitu.955

- **Iehl, Dominique, 1997.** Le grotesque. Paris, Presses Universitaires de France, 125 p

- **Josset, Patrice, 1996.** *La Salle de Garde. Histoire et signification des rituels des salles de garde de médecine, de chirurgie et pharmacie du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Le Léopard d'Or, 270 p

- **Josset, Patrice, Lyon-Caen Olivier, 2010.** *Histoire de la salle de garde du Moyen-Âge à nos jours*. Avec ou sans Rendez-vous, Emission France Culture, 28 décembre 2010

- **Journeau Stéphane, 1995.** *La chanson de salle de garde : reflet de la médecine à la belle époque*, thèse de médecine, Université de Caen

- **Kerley, Lela, 2014.** *Merriment, Medical humor, and Masculinity at the Bal de l'Internat, 1897-1911*. Nineteenth century art worldwide, Vol 13, N°2, Association of Historians of Nineteenth-Century Art. http://www.19thc-artworldwide.org/autumn14/kerley-on-merriment-medical-humor-and-masculinity-at-the-bal-de-l-internat

- **La Lettre de l'Association des Amis du Musée de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris, 2008.** *La salle de garde et la véritable histoire de l'Internat*. N°12, 20 décembre 2008.

- **Lacassagne, Jean 1930.** Histoire de l'Internat des hôpitaux de Lyon 1520-1900, Lyon, M. Audin, Imprimeur

- **Lamaison Didier, 2002.** Collectif de textes, Pages de garde, NRF Gallimard et AAIHP, Paris, 309 p

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

- **La Croix, journal, 1897.** La Croix | 1897-10-21 | Gallica (bnf.fr) Groupe Bayard. La Croix (Paris) http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb343631418 21 octobre 1897, Numéro 4449 - ark:/12148/bpt6k217548h

- ***La Lanterne*, journal, 1897,** 21 octobre

- ***Le Figaro*, journal, 1890.** 17 octobre

- ***Le Matin*, journal, 1893.** 29 octobre

- ***Le Monde Illustré*, 1893.** 10 juin

- ***Le Quotidien du Médecin,*** 2023. article de Léa Galanopoulo, vendredi 3 mars 2023, https://www.lequotidiendumedecin.fr/internes/internat/un-univers-qui-banalise-la-culture-du-viol

- ***Le Radical* journal, 1894.** 26 octobre

- ***Le Rappel* journal, 1890.** 17 octobre et 26 octobre

- **Leborgne Yann, 2022.** *Patrimoine Immatériel - Klinê. Territoires Du Soin*. Photographies : Christophe Halais Editions 303 - Novembre 2022 – 144 pages - ISBN : 979-10-93572-82-6

- **Legman Gershon, 1962.** *Chansons de salle de garde,* Cercle du Livre Précieux, Paris 1962, 440 p

- **Lepage, E, 1904.** *Le Bal de L'internat en 1903.* La Chronique Médicale 11,°1

- **Leroux, Gaston, 1897.** *Le Bal de l'Internat : tous les carabins à la salle Bullier.* Le Matin, 19 octobre,1897.

- **L'intransigeant, 1887 –** journal du 22 novembre 1887- [s.n.] (Paris) - Contributeur : Rochefort, Henri (1831-1913). Directeur de publication. http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32793876w - Identifiant : ark:/12148/bpt6k777395z

- **Le Pesteur Jacques, 1980**. Levy-Stringer, Jacques, Farnault, Didier, *Fresques de salles de garde*, Ramsay, 1980.

- **Leguay Jean-Pierre, 2010.** *Farceurs, polissons et paillards au Moyen Âge*, éditions Gisserot, Paris, 2010, 251 p

- **Leveau-Husson Laurence**, **1992**. *Contribution à l'histoire de l'hôpital Sainte-Anne et du surréalisme. Les fresques de la salle de garde*, thèse de médecine, Université Paris VII, Lariboisière

- **London, Geo, 1947.** *Le bal des Barbares.* Illustrations de Sennep. Carrefour, 15 octobre 1947

- **Magazine de la Santé, 2002**. Marina Carrère d'Encausse, Michel Cymes, France 5, 22 février 2002

- **Magazine de la Santé, 2009**. Marina Carrère d'Encausse, Michel Cymes, France 5, 21 avril 2009

- **Magazine de la Santé, 2014**. Marina Carrère d'Encausse, Gérard Kierzek, France 5.

- **Maisonneuve, Jean, 1988.** *Les conduites rituelles.* Paris, France : Puf.

- **Marivaux, 1725.** *L'Ile des Esclaves*. Gallimard 1993

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

- **Marra, Donata, 2018.** *Rapport sur la Qualité de vie des étudiants en santé*. 3 avril 2018. https://sante.gouv.fr/ministere/documentation-et-publications-officielles/rapports/sante/article/rapport-du-dr-donata-marra-sur-la-qualite-de-vie-des-etudiants-en-sante

- **Marty Luc,1974.** *La chanson à l'Internat des hôpitaux de Montpellier.* Thèse de médecine, Université de Montpellier, 180 p

- **Mathot, Dr *(alias Paul Michaut),* 1900.** *Les Fumisteries à la Salle de Garde*, dessins de A. Collombar, Paris, Société d'éditions Littéraires.

- **Midi Libre, 2023.** *"Personne ne s'est jamais masturbé devant une fresque d'internat de médecine" : à Montpellier, le retrait exigé par le ministère incompris, 11 février 2023,* https://www.midilibre.fr/2023/02/11/personne-ne-sest-jamais-masturbe-devant-une-fresque-dinternat-de-medecine-a-montpellier-le-retrait-exige-par-le-ministere-incompris-10992360.php

- **Mondor, Henri, 1939.** *Leçon Inaugurale*, 20 janvier 1939, Presse Médicale, P aris - 4 février 1939

- **Mondor, Henri, 1952.** *Discours en Sorbonne, à l'occasion du cent-cinquantenaire de l'internat des hôpitaux de Paris*, vendredi 3 octobre 1952, Presse Médicale, Masson, Paris, 14 p

- **Morin, Louis, 1901.** *Revue de Quat' Saisons : Revue trimestrielle illustrée*. Paris, Société d'Editions Littéraires et Artistiques, p. 21-22

- **Musée de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris, 2002.** *Ordre et Désordre à l'hôpital. L'internat en médecine.1802-2002*. Catalogue de l'exposition du Musée de l'Assistance Publique Hôpitaux de Paris, 15 novembre 2002-25 mai 2003, Paris

- **Nardin, Anne, 2002.** *Le Bicentenaire face à l'histoire, in Ordre et désordre à l'hôpital*. L'internat en médecine (1802-2002), Paris, Musée de l'Assistance Publique, Hôpitaux de Paris, 230 p

- **Nye, Robert A, 1989.** *Honor, Impotence and Male sexuality in Nineteenth -Century French Medicine*. French Historical studies 16, N°1, Spring 1989: 48-71

- **Paillard, Philippe, 2003.** *L'humour médecin*. Caricatures et autres dessins humoristiques du monde médical lyonnais (1890-1950). Editions lyonnaises d'Art et d'Histoire, Lyon

- **Pailler, Jean-Marie, 2005.** *Les Bacchanales : du scandale domestique à l'affaire d'État et au modèle pour les temps à venir* (Rome, 186 av. J.-C. [archive], Politix, 2005/3 (n° 71), pages 39 à 59

- **Pichois, Claude et Jean Ziegler.** Baudelaire : biographie, éditions Julliard, Paris, 1987, 704 p. (ISBN 2260004539)

- **Platon (427-348 av. J.-C) ;** trad. Emile Chambry. *Le banquet* ; Paris ; 1991
http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb120082645; http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37244039h
1 vol. (187 p.) ; 18 cm ark:/12148/bpt6k37898

- **Pradier, Jean-Marie, 1997.** *La scène et la fabrique des corps*, Presses Universitaires de Bordeaux, Université Michel-Montaigne-Bordeaux III, Talence, 351 p

- **Prendergast, Bernard, 1997.** *La salle de garde: bastion of the French lunch hour for junior doctors*. BMJ. 1997 Dec 20-27;315(7123):1708-9

- **Proust, Marcel (Fonds), 1952.** I — *Œuvres Diverses*. V-VI *Jean Santeuil*. NAF 16616
http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc7411s/ca59889655014689 - ark:/12148/btv1b530690954

- **Quenu, Jean, 1971.** *Notre internat*, Paris, Doin, 374 p.

- **Rabelais, François (1494?-1553*).*** *Gargantua et Pantagruel* - illustrations de Louis Morin - 1911 Wyzewa, Teodor de (1862-1917). Éditeur http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12008355g - http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31167549b - 1 vol. (XII-52 p.-[24] p. de pl.) : ill. en coul. ; gr. in-8 - ark:/12148/bpt6k96153716

- **Régnault, Félix, 1897.** *La caricature dans les salles de garde.* La Nature 26, N°1279, 4 décembre.

- **Régnault, Félix, 1900.** *Le Bal de L'internat.* Le Correspondant Médical ; journal médical, scientifique, littéraire et illustré, n°147, 15 novembre 1900 : 8

- **Riché, Sophie, 2002.** *L'accession des femmes à l'internat en médecine (1866 – 1886),* in Ordre et désordre à l'hôpital. L'internat en médecine (1802-2002), Paris, Musée de l'Assistance Publique, Hôpitaux de Paris, 230 p, pp 97-107.

- **Ringanadépoullé, Séverine, 2016.** *La tradition carabine à l'épreuve du féminin.* Mémoire non publié, effectué en 2016. Supervisé par le Pr Jean-Pierre Pinel. Master CICT, Université Paris 13.

- **Ringanadépoullé, Séverine, 2018.** Thèse *Des salles de garde aux fonctions de l'Internat de médecine : Approches ethnographique et clinique du travail et de la formation des médecins* – Thèse Université Paris XIII

- **Ringanadépoullé, Séverine, 2019.** *La tradition carabine de l'internat de médecine*, Psychologie clinique et projective, vol. 26, no. 2, 2019, pp. 47-64.

- **Ringanadépoullé, Séverine, 2020.** *Penser la finitude culturelle d'un espace groupal, le déclin de la tradition « carabine »*. Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, vol. 74, no. 1, 2020, pp. 93-104.

- **Ringanadépoullé, Séverine, 2020.** *On apprend la médecine dans la douleur*. In Analysis, Volume 4, Issue 2, Pages 216-220. ISSN 2542-3606, https://doi.org/10.1016/j.inan.2020.06.009.

- **Rodhe A, 2014.** *Dagens rätt i La Salle de Garde: rapport Från en läkarlunch i fas med ritualen [The dish of the day in La Salle de Garde. Report from a medical lunch in phase with the ritual]*. Lakartidningen. 2014 Feb 26-Mar 11;111(9-10):407-8. Swedish. PMID: 24707560.

- **Rouchy, Jean-Claude, 2009.** *Transmission intergénérationnelle dans le groupe d'appartenance*, Dialogue, n° 186, p. 149-160

- **Salaün Françoise, 2002.** *Eduquer et surveiller : l'administration hospitalière et « ses internes » au XIXe siècle*, *in* Ordre et désordre à l'hôpital. L'internat en médecine (1802-2002), Paris, Musée de l'Assistance Publique, Hôpitaux de Paris, 2002, 230 p, p 57-58.

- **Schlutheiss, Katrin, 2001.** *Bodies and Souls: Politics and the Professionalization of Nursing in France,* 1880-1922. Cambridge, MA; Harvard University Press

- **Seigneur, E. Notredame C.-E, 2016.** Souvenirs de leçon d'anatomie. Études sur la mort n°149 : 65-76

- **Shattuck, Roger, 1968.** *The Banquet Years: The Origins of the Avant-Garde in France, 1885 to World War I.* New York, Vintage Books.

- **Shattuck, Roger, and Shapiro, Barbara, 1991.** *Pleasures of Paris: Daumier to Picasso*, Boston, Museum of Fine Arts

- **Siegel, Jerroid, 1986.** *Bohemian Paris: Culture, Politics, and the Boundaries of Bourgeois Life, 1830-1930.* Baltimore: Johns Hopkins University Press

- **Silverman, Deborah L, 1989.** *Art Nouveau in Fin-de Siècle France: Politics, Psychology, and Style.* Berkeley, University of California Press.

- **Small, James, 2003.** *'Race', as Spectacle in Late Nineteenth century Art and Popular Culture*, French Historial studies 26, N°2, Spring 2003

- **Soubiran, André, 1948.** Chansonnier du Cinquantenaire de l'Internat des Hôpitaux de Lille – Faculté de l'Etat – http://www.leplaisirdesdieux.fr - http://www.chansons-paillardes.net/chansons_paillardes/Breviaire-paillardes/Les_Breviaires/1948Lille/Cinquantenaire-Lille.pdf

- **Stéphane, 1913.** *Le bal de l'internat.* La Chronique politique, littéraire, économique. 1er novembre

- **Strubel Armand, 2003.** *Le Théâtre au Moyen Âge, Naissance d'une littérature dramatique*, coll. Amphi Lettre, Bréal, Rosny, 223 p.

- **Surkis, Judith, 2006.** *Sexing the citizen: Morality and Masculinity in France, 1870-1920*. Ithaca: Cornell University Press

- **Tabarant, Adolphe, 1886**. *Virus d'Amours.* Paris, H Kistemaeckers.

- **Thelliez Bastien, 2011.** *La Geste Carabine - Pour Un Possible Objet D'étude Scénologique Des Rituels Des Carabins*. Master 2 Etudes Théâtrales/Mémoire de recherche - UFR arts, philosophie, esthétique - Département d'études théâtrales -

- **Tondini Gilles, Bouchon Marie-Laurence, 2010**. *L'image obscène*, *Fresques et graffitis des salles de garde des hôpitaux parisiens*. Mark Batty éditeur, 160 p.

- **Tondini Gilles (Salledegardonaute), 2012**. *Le mode obscène des salles de garde des hôpitaux parisiens*. Entretien avec *Tryangle*, 28 février 2012 – republié le 28 juin 2014

- **Touraine Marisol, 2016.** *Discours de présentation de la stratégie nationale d'amélioration de la qualité de vie au travail « Prendre soin de ceux qui nous soignent ».* (5 décembre 2016). http://solidarites-sante.gouv.fr/archives/archives-presse/archives-discours/article/discours-de-marisol-presentation-de-la-strategie-nationale-d-amelioration-de-l

- **Tribune Médicale, 1982.** *Claude Laurent, peintre de nos chapelles*, article de Martine Esquirou, 4 décembre 1982, p. 24-29

- **Turner Victor, 1969.** *Le phénomène rituel, Structure et contre-structure*, traduit de l'anglais par Gérard Guillet, coll. « Ethnologies », Presses Universitaires de France, Paris, 1990, 206 p.

- **Tyssen R, Hem E, Vaglum P, Grønvold NT, Ekeberg Ø, 2004.** *The process of suicidal planning among medical doctors: predictors in a longitudinal Norwegian sample*. J Affect Disord. 2004 Jun;80(2-3):191-8

- **Vaisse Pierre, 1995.** *La troisième république et les peintres*. Paris, Flammarion, 476 p.

- **Van Gennep Arnold, 1909**. *Les rites de passages*, éditions A. et J. Picard, Paris, 1981, 317 p.

- **Van Gennep Arnold, 1924.** *Le folklore. Croyances et coutumes populaires françaises*. Collection la culture moderne, Librairie Stock, Paris, 125 p.

Le Plaisir des Dieux

www.leplaisirdesdieux.fr

- **Vergez-Chaignon Bénédicte, 2002.** *Les Internes des Hôpitaux de Paris 1802-1952,* Paris, Hachette Littérature.

- **Verlaine Paul**, **1891**. *Mes hôpitaux*. L. Vanier (Paris)- Date d'édition : 1891 Contributeur : Cazals, Frédéric-Auguste (1865-1941). http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31561029k
Identifiant : ark:/12148/bpt6k1050538q Source : Bibliothèque nationale de France

- **Vicq d'Azyr, Félix**, 1790. *Nouveau plan de constitution pour la médecine en France*. Présenté à l'Assemblée Nationale par la Société Royale de Médecine, s.l., p. 135-136.

- **Virey Julien-Joseph, 1823.** *De la puissance vitale considérée dans ses fonctions physiologiques.* Paris : Crochard, 507 p

- **Warnod, André, 1922.** *Les Bals de Paris.* Paris, les éditions G. Crès et Cie

- Liens :
http://www.aphp.fr/index.php?module=musee&action=fo_expo_passees&vue=fo_expo_passees#presentation_21
Notre site *http://www.leplaisirdesdieux.fr/* répertorie documents historiques et photos. Voir *http://cooky.club.fr/page2.htm**.